

Le Samedi

VOL. I.—NO. 28.

MONTREAL, 21 DECEMBRE 1889.

LE NUMERO, 5 CTS
PAR ANNEE, \$2.50

NOËL



MINUIT, CHRÉTIENS !

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
es annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &
NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 21 DECEMBRE 1889.

CHASSE-SPLEEN

Le fromage le plus vieux, est le fromage de
Milan.

Je préfère porter les crêpes à ma bouche qu'à
mon chapeau.

Quand on abuse du liquide, on ne reste pas
longtemps solide.

Il n'y a pas de doute que le moins à son aise
est le peuple de Gènes.

Un boulanger cuit beaucoup, mais une brû-
lure cuit d'avantage.

Apprenez à garder le silence une fois que vous
avez dit ce que vous saviez.

Il vaut mieux avoir une cruche qui soit bonne,
qu'une bonne qui soit cruche.

Les habitants les mieux couchés sont ceux
qui habitent la ville de Senlis.

Une volée d'hirondelle est de meilleur augure
qu'une volée de coups de bâton.

Le fruitier et le bottier sont cousins germains ;
tous deux produisent des oignons.

Santa Claus, ne réussira jamais à remplir un
bas, aussi bien que celle qui le porte.

Il résulte des recherches les plus sérieuses
qu'on n'a jamais vu rire la bouche du St Lau-
rent.

Dans toutes les églises, il y a des dalles, on
s'y sauve. Partout ailleurs où il y a dédale, on
s'y perd.

Un mécanicien n'est pas toujours un homme
de bon ton, mais les plus hauts personnages sui-
vent son train.

C'est le père Caussin, un jésuite, qui a dit que
les hommes ont fondé la tour de Babel et les
femmes la tour de Babil.

"Si je dois mourir, dit le dindon que ce soit
du moins d'une manière décente. Qu'on ne me
mange pas avec son couteau."

C'est maintenant le meilleur temps pour par-
donner à vos ennemis ; si toutefois vous n'en
aviez pas, prenez la résolution de montrer plus
de caractère.

Un sot peut bien faire de l'argent, mais l'hom-
me sage seul, saura comment en disposer.

Il faut qu'un couteau soit bien ébreché pour
ne pas pouvoir, au moins, couper l'appétit.

Il en est de l'amour comme du potage : les
premières cuillerées sont toujours brûlantes, les
dernières sont toujours froides.

La gloire est comme les vagues : les plus rap-
prochées nous enlèvent mais à mesure qu'elles
s'éloignent, la mer nous paraît unie.

DISPARITION ÉTRANGE

La cuisinière, par mégarde, fait brûler quatre
livres de viande et se contente d'expliquer à la
dame de la maison, que le chat a tout mangé.

—Très bien dit la dame, nous allons voir cela
de suite.

Elle pèse le chat qui dénot- exactement quatre
livres.

—C'est vrai, Julie, voici le poids de votre
viande. Mais dites-moi où est le chat ?

ELLE SERA ASSEZ SURPRISE

M. Duverre.—Inutile ma chère, tu n'es pas
pour savoir ce que je vais te donner au jour de
l'an. Est-ce que vous autres, femmes, ne pouvez
pas nous ménager le plaisir de la surprise ?

Madame Duverre.—Dis-le moi sans crainte.
La grande surprise pour moi sera de te voir
tenir parole.

TROP PRÉCOCE

Etranger.—Que feriez-vous docteur, si par
malheur un serpent venait à me mordre ?

Le Docteur.—Je vous ferais transporter à
l'hôpital et je vous administrerais une dose de
whiskey de manière à vous tenir rond deux jours
durant.

L'étranger.—Est-ce possible qu'il n'y a pas de
serpents près d'ici, docteur ?

ÇA N'EST PAS LA MÊME CHOSE

M. Timide.—J'ai vingt-six ans maintenant,
mademoiselle de Lafrise, et s'il n'y pas quelque
jeune fille qui prenne pitié de moi, je crains beau-
coup d'être condamné au célibat.

Mlle de Lafrise.—Ne craignez rien, M. Timide,
j'ai justement une jolie petite sœur qui va faire
son début bientôt. J'aimerais beaucoup à vous
voir entrer dans notre famille; ainsi, attendez-là.

M. Timide.—Si c'est une affaire de famille,
est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux que ce soit
vous qui m'attendiez un peu ?

UNE PETITE LETTRE

—Oh ! oh ! il paraît qu'elle vous a écrit une
longue lettre, votre chère Clara ?

—Pas si longue ; une demie feuille et c'est
tout.

—Une demi feuille ! j'aurais pourtant juré
qu'il y avait une grosse douzaine de pages.
Qu'est-ce donc que tout le restant ?

—Ce n'était que des *Post Scripta*.

LE BON VIEUX TEMPS

L'orthographe de nos arrières grand'mères
était plus ou moins douteuse. Une de nos plus
aimables vieilles femme d'esprit, disait à son
intime amie :

—Tu sais, ma chère, quand j'écris et que je
ne suis pas certaine d'un mot, je le souligne. S'il
y a faute, alors la chose passe pour une bonne
farce. Si le mot est bien écrit, eh bien, ça ne fait
rien du tout.

ABDIQUANT SA COURONNE

Madame Vadeboncoeur.—Qu'avez-vous donc ?
Vous pleurez ?

Bridget, (cuisinière qui se marie bientôt).—
Oui, madame, je me plains, en songeant que bien-
tôt j'aurai le même sort que vous.

LA MINE TROMPEUSE

1er ami.—Voilà un homme qui a l'air bien
bête, si l'on peut en juger par sa figure.

2ième ami.—Sa figure est bien trompeuse, car
il est bien plus bête qu'il n'en a l'air.

INEXPLICABLE MÉDISANCE

"Un tel dit beaucoup de mal de vous," disait
quelqu'un à un homme qui savait son monde.

"—Cela m'étonne, répondit celui-ci, je ne lui ai
peut-être jamais rendu service.

RIEN DE NOUVEAU POUR LUI

—Docteur, vous êtes-vous déjà battu en duel ?

—Moi, jamais de la vie ; d'ailleurs, quelle sa-
tisfaction aurais-je à tuer un pauvre individu ?

—C'est vrai ; vous y êtes tellement habitué.

LE PLUS BRUYANT

Le père travaille dans son cabinet et les
enfants se chamaillent à qui mieux mieux devant
sa porte.

Le père.—Voyons, allez-vous finir de faire ce
bruit, qu'est-ce qui a parlé le plus fort ?

Les enfants.—C'est toi, papa !

ECHANGE DE SALUTS

1er habitué du club, (âgé de 17 ans, à un
vieillard collègue).—Hello, jeune homme !

2ème habitué, (60 ans).—Bonjour, mon vieux !

ETONNANT DÉMÉNAGEMENT

Un étranger, (dans le Kansas).—Dites donc,
l'ami, pouvez-vous m'enseigner le chemin de
l'hôtel de ville ?

M. Dugout, (avec chagrin).—Hélas, mon bon
monsieur, si c'était hier, ce serait un vrai plaisir
pour moi que de vous rendre ce service ; mais il
y a justement eu un cyclone ce matin, et je ne
sais vraiment pas quel côté a pris l'hôtel de
ville.

IL FAUT SAVOIR CHOISIR SES PRÉSENTS

Dans le choix d'une chaise à bras pour le grand
papa, faites qu'elle s'allie plutôt avec son carac-
tère qu'avec son teint.

Un jeune fille de vingt ans se trouverait insultée,
si comme cadeau, elle recevait une poupée.

Si votre mari fume, forcez-le à se servir des
cigares que vous lui avez achetés au jour de l'an.
Peut-être cela le guérira-t-il de sa mauvaise
habitude.

Si votre voisin est un musicien trop acharné,
et qu'il vous tienne éveillé toute la nuit, rien
ne pourra lui faire autant plaisir que si vous
achetez un petit tambour à baguettes pour son
enfant.

Votre belle-mère vous serait des plus recon-
naissantes si vous lui donniez la haute main dans
la maison.

Quelques feuillets de timbres poste peuvent
très bien s'offrir au génie qui ne vient pas.

Le meilleur cadeau que vous puissiez faire à
votre Dulcinée, c'est de lui offrir une bague d'en-
gagement.

MOTS D'ENFANTS

Au dessert :

Un jeune gourmand de quatre ans à peine demande une tartine de confitures à sa maman.

Celle-ci la confectionne soigneusement, puis, en la livrant au consommateur, hasarde une timide observation :

— Il y en a trop, jamais tu ne pourras manger tout ça...

— Oui, oui, dit l'enfant, il faut enlever du pain.

La petite Jeanne est en train de goûter ; elle a déjà mangé un gâteau et elle se dispose à en manger un second, quand son jeune frère l'arrête en disant :

— Tu sais qu'il y en a un pour moi.

Mlle Jeanne reste un moment hésitante, puis tout à coup :

— Quel dommage que j'aie commencé par le tien...

Bob est interrogé sur la géographie.

— Dites-moi, monsieur, demande son professeur, tout ce que vous savez sur le Jura.

— Sur le ?...

— Jura.

Bob, sans sourciller :

— "... Mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus ! "

Mlle Lili est surprise par sa maman, la figure et les mains toutes barbouillées de confitures.

— Je voudrais bien savoir, fait la mère, ce que tu me dirais si tu me trouvais arrangée de la sorte ?

— Je dirais : Petite mère a bien de la chance !

Bébé est à table, il joue, laisse tomber un joujou et se baisse pour le ramasser.

En se relevant, il se heurte le front et se met à pleurer.

— Mange ta soupe, mon petit Paul, lui dit sa mère, cela fera disparaître ta bosse.

Bébé se console et mange sa soupe.

Après quelques instants de réflexions :

— Maman, est-ce que si les chameaux mangeaient de la soupe ça ferait passer leur bosse ?

Le jeune Mardochee se présente à un examen.

Le professeur. — Si votre père emprunte mille piastres, avec promesse de rembourser à raison de 250 piastres par année, combien devra-t-il au bout de trois ans ?

— Mille piastres.

— Mais, mon enfant, vous ne connaissez pas le premier mot de l'arithmétique.

— C'est possible... mais je connais papa.

Ce que j'ai le plus admiré, dit Bébé, revenant du cirque où elle a vu des éléphants, c'est cette grosse bête qui mange avec sa queue.

C'est l'instant du dessert. On apporte un superbe gâteau sur la table.

— J'en veux ! fait Totson.

— Tu n'as plus faim, lui dit son père, et tu ne saurais avaler une bouchée de plus.

— Oh ! si, papa, en me tenant debout !

Bébé se promène au parc de la montagne avec sa grand-mère, dans une allée écartée.

— Dis donc, grand-maman, s'écrie-t-il, si nous rencontrions un loup ?

— Mais il n'y a pas de loups à la montagne, et s'il en venait un, je te défendrais, je me mettrais devant toi.

— Oh ! oui, n'est-ce pas, grand-maman ? Comme ça, pendant qu'il te mangerait, j'aurais le temps de me sauver.

Examen de géométrie :

— Voulez-vous m'expliquer ce que c'est qu'un cercle,

— Monsieur, c'est un endroit où papa va se faire nettoyer tous les soirs.

Bigorneau interroge sa montre avec anxiété :

— Je ne puis comprendre, ma chère amie, dit-il à sa femme, ce qui est arrivé à ma montre ; je crois qu'elle a besoin d'être nettoyée.

— Non, papa, répond la jeune Mauricette, je suis sûre qu'elle est propre, parce que moi et Titi nous l'avons lavée dans le bassin toute la matinée.

Le jeune Calino, entré depuis peu au collège, s'est mis à bourrer de coton une de ses oreilles.

Comme un de ses condisciples lui demande le pourquoi de son action :

— Parbleu ! répond-il, c'est afin que ce qui m'entre par une oreille ne puisse pas sortir par l'autre !

Un professeur de musique à son élève :

— Ce *sol* doit être émis d'un ton tragique, avec des larmes dans la voix.

— C'est donc un *sol* pleureur ? demande timidement l'élève à son maître.

La petite Gervaise a voulu absolument aller, avec sa maman, reprendre sa poupée chez le raccommodeur de têtes.

Le marchand bouleverse tout son magasin sans pouvoir retrouver la fameuse poupée.

— C'est curieux ! j'y avais pourtant mis un numéro, dit-il.

Germaine, tout anxieuse, suit des yeux les mouvements du marchand, puis, d'une voix très douce :

— Monsieur, elle s'appelle Francine !

Un peintre, d'un talent non encore éclatant, figure au nombre des convives. Fanfan, le fils de la maison, ne le perd pas de vue. Tout à coup, après l'absorption d'un entremets, Fanfan se tourne vers le peintre.

— Donne-moi encore un gâteau, dis, monsieur, veux-tu ?

— Mais je n'en ai pas, mon petit ami !

— Allons donc ! regarde dans ta poche. Papa dis comme ça, tout le temps, que tu fais des *croûtes* !

L'institutrice :

— Un de vous pourrait-il me citer un exemple de ce qu'on appelle une grande plaie ?

L'élève :

— Les leçons.

Le professeur demande sévèrement à une toute jeune fille :

— Quel est le quadrupède le plus désagréable, le plus ennuyeux, le plus bruyant ?

La jeune fille troublée, regarde l'examineur, pense à un âne, craint d'être devinée et dit vivement :

— Le piano !

— Qu'est-ce que tu désires pour tes étrennes, ma petite Jeanne ?

— D'être grande comme toi, maman, parce que tu me fais mal quand tu me peignes.

— Mais alors ?

— Alors je pourrai, avant de me coucher, mettre mes cheveux sur la cheminée...

La mère. — Non, Tommie, je te l'ai dit déjà, tu n'auras pas deux fois de ce pudding de Noël ; veux-tu te rendre malade ?

Tommie. — Eh bien, qu'est-ce que ça fait ? J'ai toute l'année pour m'en guérir.

LE CHOIX D'UN BON CIGARE

Madame. — Donnez-moi une boîte de vos meilleurs cigares ; je voudrais faire un cadeau à mon mari.

Le marchand. — Oui, madame. Voici de magnifiques Bill Nye.

Madame. — Comment ! c'est ça qu'est Bill Nye ? Je n'aime pas sa figure. Donnez-moi ceux-là, là-bas, avec cette jolie petite espagnole sur le couvercle de la boîte.

LE COIN DE JOE

EXTRAITS SUR L'ESPRIT DE PIRON

Etant à la représentation des *Chimères*, Opéra-Comique de sa composition, il se trouve à côté d'un homme qui ne cessait de se récrier contre cette farce, en disant : " Que cela est mauvais ! que cela est pitoyable ! qui est-ce qui peut faire des sottises pareilles ? " — C'est moi, monsieur, lui répondit Piron, mais ne criez pas si haut, parce qu'il y a ici beaucoup d'honnêtes gens qui trouvent cela bon pour eux."

* *

Piron se trouvait en loge à l'Opéra, à côté d'une femme de la réputation la plus suspecte, sur laquelle il ne cessait de jeter des yeux malins. Celle-ci enfin s'en impatienta et dit au poète avec humeur : " M'avez-vous de vos yeux assez considéré ? — Je vous regarde, reprit gaiement Piron, mais je ne vous considère pas."

* *

Piron disait en parlant de Corneille et de Racine : " Je voudrais être Racine et avoir été Corneille."

* *

Un jour qu'il était chez un financier, une personne distinguée de la compagnie l'engagea à passer devant lui pour se rendre dans la salle à manger. Le maître de la maison, s'apercevant de leur cérémonial, dit à l'homme titré : " Eh ! monsieur le comte, c'est un auteur, ne faites point de façons..." Piron, qui sentait qu'on voulait l'abaisser, met aussitôt son chapeau, marche fièrement le premier en disant : " Puisque mes qualités sont connues, je prends mon rang."

* *

En sortant de voir une de ses tragédies qui n'avait pas été goûtée, il fit un faux pas. Quelqu'un s'empressant de le soutenir, il lui dit : " C'est ma pièce qu'il fallait soutenir et non pas moi."

* *

La pièce du *Fat*, donnée aux Français en 1751, tomba, parce que l'auteur n'avait pas bien saisi les nuances de ce caractère. Piron instruit de cette chute, s'écria : " Je m'y attendais. Jamais un homme ne se connaît assez pour se peindre au naturel."

* *

Un auteur médiocre lui disait qu'il voudrait bien faire un ouvrage où personne n'eût travailler et ne travaillât jamais : " Vous n'avez, lui répondit le poète, qu'à faire votre éloge."

* *

Dernière épigramme de Piron :

J'achève ici-bas ma route ;
C'était un vrai casse-cou ;
J'y vis clair, je n'y vis goutte ;
J'y fus sage, j'y fus fou.
Pas à pas j'arrive au trou
Que n'échappent fou ni sage,
Pour aller je ne sais où.
Adieu Piron, bon voyage.

* *

Epitaphe de Piron, faite par lui-même :

Ci-git... Qui ? Quoi ? Ma foi, personne, rien.
Un, qui vivant, ne fut valet ni maître ;
Juge, artisan, marchand, praticien,
Homme des champs, soldat, robin ni prêtre ;
Marguillier, même académicien,
Ni franc-maçon. Il ne voulut rien être,
Et vécut mal : en quoi certes il fit bien.
Car, après tout, bien fou qui se propose,
Venu de rien et revenant à rien,
D'être en passant ici-bas quelque chose !

A QUI LA FAUTE



Albert.—Quelle énigme vous êtes, Lucie? Je ne sais vraiment pas comment vous prendre.

Lucie.—Mais vous n'avez jamais essayé.

LE DUELLISTE DÉLICAT

DES VOIES DE FAIT

(Pour le SAMEDI)

La simple provocation par parole n'a de chance de réussir, que si on s'adresse aux personnes délite qui ont l'honneur à fleur de peau.

Elle est insuffisante avec les goujats. Avec ces derniers, il est de toute nécessité de passer aux voies de faits. Seulement, pour ne pas avoir l'air d'un fou, pour ne pas calotter sans raison un monsieur qui ne vous dit rien, il faut agir avec une certaine délicatesse, et trouver, au moins, un semblant de prétexte.

Si on ne trouve pas le prétexte avant, on se contente de le trouver après, voilà tout, mais il en faut un. Le prétexte se trouve avant, quand le provoqué par parole, se contente de hausser les épaules : on le giffle, ça c'est la règle.

On le trouve après dans les cas suivants :

Vous rencontrez dans la rue, au bois, sur les boulevards, n'importe où, un individu que vous reconnaissez pour avoir pris la dernière place de l'omnibus devant votre nez un jour de pluie.

Vous ne faites ni une ni deux, vous lui tombez dessus et vous lui administrez votre pied entre les pans de sa redingote.

Le monsieur se retourne furieux, il veut une explication, cet homme.

Alors, vous prétendez l'avoir pris pour votre notaire, mais puisqu'il prend les choses comme ça, vous ajoutez :

—Je suis d'ailleurs tout prêt à vous rendre raison, vieille brute.—

Au café, un habitué vous déplaît à cause de sa manie de renifler comme notre ami E...

Vous vous placez près de lui, et vous attachez du fil à votre pipe tout simplement.

Seulement au moment de tirer le fil, vous feignez de l'échapper, et vous envoyez votre coude dire un petit bonjour à l'œil de ce monsieur.

L'habitué se fâche, vous n'avez pas l'air d'y faire attention ; il crie plus fort, cela vous contrarie : vous l'appellez mauvais drôle, et vous lui demandez de quoi monsieur se mêle.

Il se rebiffe, alors vous n'y tenez plus, vous lui

fourrez votre pipe dans le nez en ajoutant : "Puisque ça ne vous convient pas, bonsoir, nous nous reverrons demain."

Autre cas :

Vous jouez aux cartes avec un monsieur que vous connaissez de vue ; vous commencez par lui gagner tout son argent, et lorsqu'il n'a plus le sou, vous lui jetez les cartes à la figure en le traitant de voleur.

Il faudra que cette personne vous donne satisfaction ou bien qu'elle reconnaisse son indécatesse.

Maintenant, si vous ne trouvez pas d'aussi bonnes raisons que les précédentes, vous avez la ressource de causer tranquillement avec le monsieur qui vous ennuie, et quand vous êtes sûr qu'il n'y a pas de danger d'être entendu, vous l'appellez vieux crétin ou bien vous lui dites : "Dites donc, pourquoi avez-vous l'air d'un coc...her de fiacre?"

C'est alors lui qui vous saute dessus. Vous affirmez devant les gens qui accourent que vous n'avez rien dit à ce butor, et vous le provoquez raide comme balle. S'il refuse, on le roue de coups et la galerie vous donne raison.

ATHOS.

(A continuer.)

MÉTAUX DE PRIX

Quand on a dit que l'argent fin vaut \$21 la livre et que l'or fin en vaut \$364 la livre, on croit avoir exprimé le *nec plus ultra* de la valeur des métaux précieux. L'or et l'argent sont cependant les moins chers de tous. On ne constatera pas sans surprise de combien ils sont les moins chers. Peut-être s'étonnera-t-on aussi de voir à quel point est fournie aujourd'hui la classe de ces corps délite. Il est certain du moins que la plupart des noms qui vont suivre ne jouissent pas encore d'une grande notoriété ; nous aurions pu cependant en allonger la liste. Voici donc le prix actuel de quelques métaux rares.

L'iridium, qui est le moins cher de tous ces métaux, vaut encore plus de trois fois son poids d'or ; il vaut \$1200 la livre. Il est blanc comme l'acier.

L'osmium découvert en 1803, vaut \$1452 la livre.

Le palladium a la couleur, l'éclat et la malléabilité du platine. Le palladium vaut \$1542 la livre.

Le baryum, d'un blanc d'argent, s'oxyde au contact de l'air et décompose l'eau avec violence. Il vaut \$1,982 la livre.

Le niobium, d'abord appelé colombium. Valeur \$2,533 la livre.

Le rhodium, presque aussi blanc que l'argent, doit son nom à la teinte rouge de ses solutions. C'est un métal excessivement dur et cassant qui ne fond qu'aux plus hautes températures. Valeur : la même que celle du niobium.

Le rhenium est très dur, très cassant et vaut \$2,643 la livre.

Le didyme vaut \$3,524 la livre.

Le cerium minéral, qui se rencontre principalement en Suède, sous la forme d'une poudre grise très lourde. Valeur \$3,754.

L'erbium, qu'on ne connaît qu'en Suède et aux États-Unis, vaut \$3,746.

Le strontium emprunte son nom d'un petit village d'Écosse dans le voisinage duquel fut trouvé d'abord le minerai, vers 1790. Personne n'ignore l'emploi des sels de strontiane dans les feux d'artifice rouges. Le strontium est un métal d'un jaune pâle qui s'oxyde rapidement au contact de l'air et décompose l'eau avec violence. Valeur \$4,771 la livre.

Le calcium. Valeur \$4,956.

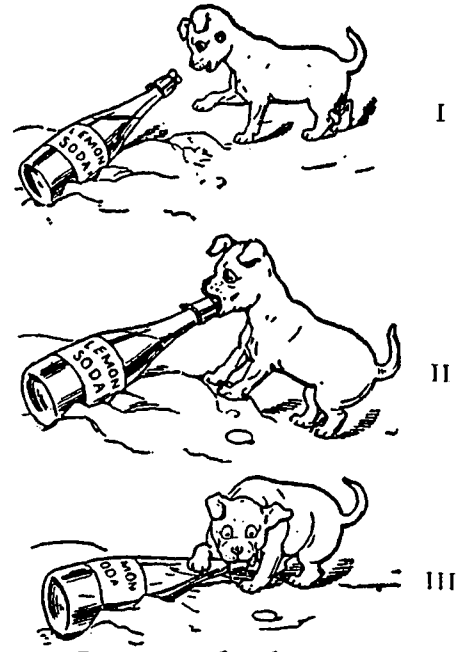
Le glucinium. Son nom est tiré de la saveur douceâtre de ses sels. C'est un métal blanc, malléable, fusible au rouge. Valeur \$5,947 la livre.

Le lithium est le plus léger des métaux ; il flotte sur l'huile. Il est d'un blanc d'argent. Il attaque tous les métaux avec lesquels il entre en contact à une température élevée. Valeur \$7,709

Le zirconium. Valeur \$7,929.

Enfin le vanadium, découvert en 1830, métal blanc, infusible aux températures les plus élevées, vaut \$12 390 la livre.

TIENS ! DE LA VISITE !



ATHOS.

(A continuer.)

MÉTAUX DE PRIX

Quand on a dit que l'argent fin vaut \$21 la livre et que l'or fin en vaut \$364 la livre, on croit avoir exprimé le *nec plus ultra* de la valeur des métaux précieux. L'or et l'argent sont cependant les moins chers de tous. On ne constatera pas sans surprise de combien ils sont les moins chers. Peut-être s'étonnera-t-on aussi de voir à quel point est fournie aujourd'hui la classe de ces corps délite. Il est certain du moins que la plupart des noms qui vont suivre ne jouissent pas encore d'une grande notoriété ; nous aurions pu cependant en allonger la liste. Voici donc le prix actuel de quelques métaux rares.

L'iridium, qui est le moins cher de tous ces métaux, vaut encore plus de trois fois son poids d'or ; il vaut \$1200 la livre. Il est blanc comme l'acier.

L'osmium découvert en 1803, vaut \$1452 la livre.

Le palladium a la couleur, l'éclat et la malléabilité du platine. Le palladium vaut \$1542 la livre.

Le baryum, d'un blanc d'argent, s'oxyde au contact de l'air et décompose l'eau avec violence. Il vaut \$1,982 la livre.

Le niobium, d'abord appelé colombium. Valeur \$2,533 la livre.

Le rhodium, presque aussi blanc que l'argent, doit son nom à la teinte rouge de ses solutions. C'est un métal excessivement dur et cassant qui ne fond qu'aux plus hautes températures. Valeur : la même que celle du niobium.

Le rhenium est très dur, très cassant et vaut \$2,643 la livre.

Le didyme vaut \$3,524 la livre.

Le cerium minéral, qui se rencontre principalement en Suède, sous la forme d'une poudre grise très lourde. Valeur \$3,754.

L'erbium, qu'on ne connaît qu'en Suède et aux États-Unis, vaut \$3,746.

Le strontium emprunte son nom d'un petit village d'Écosse dans le voisinage duquel fut trouvé d'abord le minerai, vers 1790. Personne n'ignore l'emploi des sels de strontiane dans les feux d'artifice rouges. Le strontium est un métal d'un jaune pâle qui s'oxyde rapidement au contact de l'air et décompose l'eau avec violence. Valeur \$4,771 la livre.

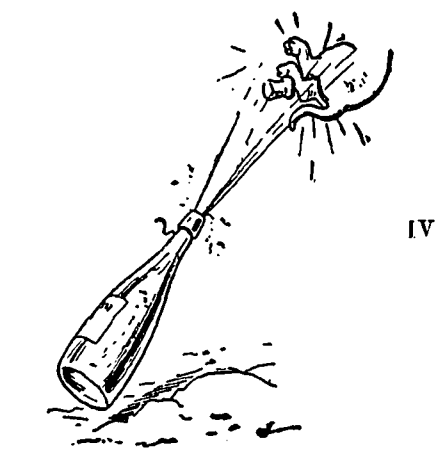
Le calcium. Valeur \$4,956.

Le glucinium. Son nom est tiré de la saveur douceâtre de ses sels. C'est un métal blanc, malléable, fusible au rouge. Valeur \$5,947 la livre.

Le lithium est le plus léger des métaux ; il flotte sur l'huile. Il est d'un blanc d'argent. Il attaque tous les métaux avec lesquels il entre en contact à une température élevée. Valeur \$7,709

Le zirconium. Valeur \$7,929.

Enfin le vanadium, découvert en 1830, métal blanc, infusible aux températures les plus élevées, vaut \$12 390 la livre.



ON S'INSTRUIT A TOUT AGE.

TOMMIE ET SON TRUC



I

Une idée merveilleuse. Je lui flanque ce pétard.



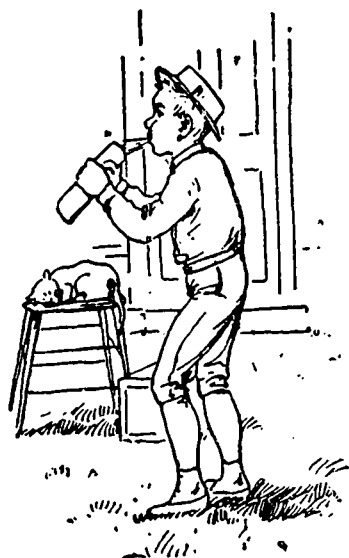
II

Bon ! Comme ça !



III

Qu'est-ce que ça veut dire ? Pas bon ?



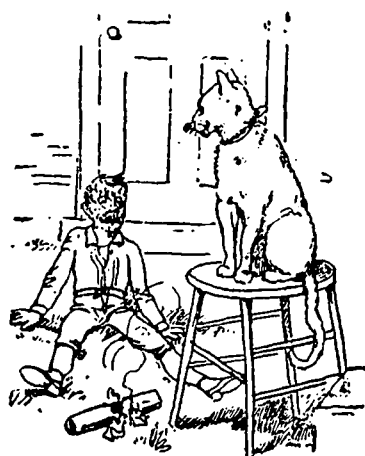
IV

—Nom d'un nom, faut qu'il parte !



V

Dans le mauvais temps.



VI

Minette.—Qu'est-ce que c'est que ça ?

UN NOUVEAU TÉLÉGRAPHE

(Pour le SAMEDI)

Comme tous les grands édifices, le collège où j'étais il y a quelques années, avait adopté le système de chauffage à l'eau chaude. Dans chaque classe passaient plusieurs tuyaux, qui, ma foi, ne nous réchauffaient guère.

Un jour, une idée lumineuse traversa mon esprit. Je la communiquai à l'un de mes amis de la classe voisine. Voici la chose : Comme nous étions tous deux à proximité de ces tuyaux, nous devions y frapper des petits coups secs, et faire correspondre le nombre de coups aux lettres de l'alphabet. Ce n'était pas rapide comme le train éclair, mais au collège, peu importe le temps. Ainsi, l'affaire est convenue, et nous nous rendons à notre poste.

“Comprends-tu ?” Tel fut le premier mot que je confiai à mon invention. Dix minutes s'étaient écoulées durant cette manœuvre. J'attendis la réponse avec anxiété.

Un...deux...trois... Je prête attentivement l'oreille, et quinze coups, vingt-et-un, puis neuf, résonnent musicalement près de moi. Il m'avait compris : vous figurez-vous ma joie ? Aussitôt se présentèrent à mon esprit tous les services que ma découverte pourrait rendre aux écoliers. J'entrevois ma gloire future... A mes yeux, Newton, Jenner, Jacquart, Vaucanson, Boule, Watt et tous les autres inventeurs, n'étaient rien. Aucune de leurs inventions, suivant moi, ne pouvait surpasser la mienne. Je croyais déjà voir un magnifique monument s'élever en mon honneur au centre de Montréal. Quelques jours se passèrent, durant lesquels nous pûmes nous servir avec

succès de notre nouveau télégraphe. Une après-midi, il se met comme d'habitude à transmettre nos dépêches, mais soudain j'entends des sons plus faibles que les précédents. Neuf...treize...deux...enfin je comprends le mot “imbécile.”

Après quelques minutes d'ébahissement, je sentis le sang me monter à la figure. Comment ! il avait la lâcheté de me traiter d'imbécile ! et cela, grâce au système que je lui avais enseigné !

Le traître ! m'écriai-je d'une voix sourde. La fureur m'avait fait oublier que j'étais en face du professeur et en présence de tous les élèves. On se retourne, on s'étonne de mon agitation, on chuchote, et la scène se termine par une hilarité générale.

Cependant je ne riais pas du tout, moi. Aussitôt après la classe, je m'empresse de sortir pour attendre mon correspondant à la porte du collège. Il m'avait devancé. Je lui montre le poing... il imite mon mouvement...je m'élançai...il fait de même...je le frappe...il m'avait déjà prévenu.

—Ah ! m'écriai-je, tu me traites d'imbécile.

—C'est toi qui l'as fait, dit-il aigrement.

—Non, c'est toi.

—Ce n'est pas moi, et tu le sais trop bien.

Enfin, dès que notre fureur est apaisée, nous nous expliquons. Ce n'était ni lui, ni moi. J'appris quelques semaines plus tard que le coupable était un farceur qui avait découvert notre truc, et en avait profité pour nous adresser son compliment.

Je m'aperçus alors que mon télégraphe n'était pas sans défauts, et je reconnus mon infériorité comme inventeur.

Depuis j'ai renoncé pour toujours aux inventions.

CARTOUCHE.

LE NOMBRE DES CHEVEUX

Combien compte-t-on de cheveux sur une tête humaine ?

Anglais et Allemands ont exercé leur patience à résoudre ce problème ; les uns ont compté la quantité de cheveux qui recouvrent un pouce carré sur plusieurs têtes différentes et ont établi une moyenne qui a donné 1,076 cheveux. Or, la superficie d'une tête humaine étant à peu près de 120 pouces carrés, le nombre total des cheveux serait de 127,920.

D'autres, plus consciencieux dans leurs recherches, ont spécifié l'importance d'une chevelure suivant la couleur, et nous donnons les chiffres suivants :

Cheveux rouges.....	9,200
Cheveux bruns.....	11,800
Cheveux noirs.....	105,000
Cheveux blonds.....	143,000

Les cheveux blonds étant les plus fins et les rouges les plus gros.

IL MÉRITE SON SORT

M. Juvallide.—Ainsi, docteur, vous dites qu'il n'y a pas de maladie telle que l'hydrophobie ?

Dr. Saitrien.—Non, monsieur, il n'y en a pas.

M. Juvallide.—Ça n'empêche pas que le vieux Sansoucis l'a bien eue, et qu'il en est mort la nuit dernière.

Dr. Saitrien.—Eh bien ! Un homme assez stupide pour attraper des maladies qui n'existent pas, mérite certainement de mourir.

CAUSERIE

(Pour le SAMEDI.)

Ottawa, 11 Oct., 1889

Votre SAMEDI est-il aussi fortuné que le Samedi de nos employés du gouvernement ? J'en doute un peu. En tous cas, quand vous connaîtrez le leur, vous pourrez facilement me le dire.

Rien de plus impatiemment attendu par ces messieurs que l'heure de midi, c'est le seul coup de canon dont ils n'aient pas peur.

A les voir défilier le long des sombres corridors, à pas précipités, jeter un regard de soulagement, quand ils ont franchi le seuil de leurs départements, causer haut en fuyant ou fuir sans causer à personne, quelque jeune novice pourrait croire que ces hommes à barbes grises, rouges ou noires, ont vraiment peiné beaucoup.

De fait, ils ont tous ou à peu près tous eu à résoudre un problème dont l'habitude seule a diminué la difficulté, celui de paraître occupé pendant une semaine quand ils n'avaient rien à faire.

Aussi que de besoins ils ressentent !

Il leur faut avaler la poussière. Le remède n'est pas loin : au coin, spécifique unique !

Il leur faut respirer de l'air pur : tout le monde sait qu'une station de cinq minutes sur le Pont des Sapeurs leur en donnera assez pour un mois !

Il leur faut redresser l'échine : quelques-uns se passent cette fantaisie assez prestement soit en face du petit peuple qu'ils ont hélas ! à couvoyer, soit au moins dans la famille où ils se dédommagent amplement des tortures de l'esclavage !

Il leur faut prendre de l'exercice : j'en connais qui, ayant vu le nez de l'un de leurs fournisseurs, courent encore, et pour cause.

Oh ! Fortunati nimium !

Le bonheur les plombe, les écrase ! Aussi, faut-il les voir se gaudir !

Ottawa, si terriblement tranquille tous les jours de la semaine, semble le samedi soir sortir de sa torpeur habituelle : les *dandys* se pavent et roucoulent sur la rue Sparks, où des jeunes filles vont *shoper* depuis tantôt quinze ans ; les insondables vont tuer le temps chez quelque ami qu'ils assomment ; les vieux se consolent de toutes les misères passées, présentes et futures en plongeant leurs lorgnons dans les replis mystérieux d'un journal ou en faisant de la politique aux dépens de leurs voisins.

Car, entre les traits distinctifs de l'employé, il en est un qui, après le *dolce far niente*, est des plus caractéristiques, c'est qu'il est essentiellement loquace ; oui, aussi loquace que sa femme !

Il sait toutes les histoires du bureau ; et certes il les raconte toutes.

Il sait toutes celles des ministres ; et il les répète toutes, plus une : ce sont ses maîtres, et d'ailleurs, à tout seigneur, tout honneur !

Il sait toutes les histoires de la ville ; et il n'en fait grâce à personne. Pourquoi se tairait-il ? On l'écoute, et il peut, un moment du moins, se croire quelqu'un ou quelque chose.

Au besoin même, il fera des histoires !

Un jour, j'ai cru vraiment que j'en serai malade, je ne saurais dire quel mauvais génie, jaloux de ma paix et de mon bonheur, me jeta sous le déluge verbeux d'un de ces parleurs à la mode. J'en eus pour deux heures bien comptées, et de toutes les couleurs ! Vingt fois, j'essayai de fuir ; vingt fois, il me retint. Au reste, en

homme bien appris, il soulignait les pointes d'esprit qu'il envoyait à droite, à gauche, et me marquait les points d'orgue. Il riait pour me dire quand il fallait rire et parfois me suspendait sur la tête, comme l'épée de Damoclès, quelques interrogations habiles pour s'assurer que je l'écoutais encore. Il réussit à m'empêcher de dormir.

Torture pareille, j'en souhaite à tous ceux qui se donneront le luxe inutile d'être mes ennemis.

Cependant, j'ai pu croire m'en être assez bien tiré, car depuis lors, il me salue presque du même coup de chapeau que son député ministre. Au fond, ne me doit-il pas autant ? le député ministre flatte un de ses péchés mignons et moi je flattai l'autre. Mais j'ai bien juré qu'il ne m'y prendrait plus. Qu'à fait l'autre ?

HARPAGON.

UN TOUR DE FORCE

Brigitte ouvre une bouteille de champagne pour la première fois et tombe en extase devant l'effervescence de ce précieux liquide :

— Quel est l'imbécile s'écrie-t-elle, qui a mis deux pintes de vin dans une bouteille d'une pinte ?

LES BONNES AMIES

Césarine.—Moi, j'ai pendu mon bas à la bonne vieille mode, et le lendemain il était rempli de bonbons.

Clara.—Comment ! Rempli ! Je serais portée à croire qu'il n'y avait qu'un bâton dedans.

L'AMOUR EST BIEN PUISSANT, MAIS...

M. Jules.—Et... est ce que vous aimeriez à m'avoir pour présent du Jour de l'An ?

Mlle Annette.—Certainement, monsieur Jules ; si seulement vous vouliez vous pendre à l'arbre de Noël.

QUESTIONS BRULANTES

La caviste d'huile, (à la lampe).—Voulez-vous quelque chose ?

La lampe.—Non, merci, pas ce matin : je suis assez pleine comme cela.

La canistre.—Je comprends, vous avez chomé la nuit dernière. Eh bien, fumez-vous au moins ?

La lampe.—Pas maintenant, mais après le souper.

VOTEZ VITE ET SOUVENT

Echos de l'élection de Broome :

1er citoyen.—As-tu voté pour ton parti, cette année ?

2me citoyen.—Je pense bien ; j'ai voté dix fois.

UN VIDE A COMBLER

Solliciteur, (désirant entrer dans un bureau de rédaction).—Y a-t-il une vacance ici ?

Le rédacteur en chef.—Oui, il y en a une sur les épaules du rédacteur de nuit.

FABLE EXPRES

Un gros ours blanc suivait un ours noir à grands pas.

MORALITÉ

Les ours en se suivant ne se ressemblent pas.

Un fournisseur envoie plusieurs caisses de chapeaux au général de Charette.

—Qu'est-ce que cela ? demande-t-il.

—Ce sont des coiffures qui vont au bal (aux balles) répond un zouave.

On demandait à un bandit mexicain, pourquoi on pend les prisonniers au lieu de les fusiller.

—C'est que dit-il, la poudre s'use, les balles se perdent, tandis que la corde, eh bien ! Ça *ressert*.

Calino, valet de chambre, à son maître qui se couche : " Je m'en vais me retirer, et quand monsieur sera endormi, il me sonnera pour que j'emporte la lumière.

Le même essayant des bottes neuves sue sang et eau à vouloir les faire entrer, mais sans le moindre souci. Je vois bien dit-il que je ne pourrai les mettre avant de les avoir portées deux ou trois jours.

Un jeune campagnard parti le matin pour acheter des souliers à la ville, s'en revenait sans avoir fait d'acquisition.

—Pourquoi n'as-tu pas acheté de souliers ? lui demande son maître.

—Pas si bête, on m'aurait trompé, je n'avais pas la mesure de mon pied.

Une dame louche, en ouvrant sa fenêtre, voit passer son voisin qui est boiteux et lui dit avec un petit air de malice qui n'échappe point au spirituel voisin :

—Eh bien voisin, comment vont les jambes ce matin ?

—Eh ! madame, *comme vous voyez*.

Une jeune fille au confessionnal.

—Mon père, est-ce un grand péché de me laisser dire que je suis belle ?

—Oui, mon enfant, car il ne faut pas même encourager le mensonge.

Un journal après avoir donné des détails sur un accident de chemin de fer, ajoutait :

—Un chauffeur a reçu à la tête une blessure grave. Toutefois, on espère que l'amputation ne sera pas nécessaire.

Charles.—Cristi ? Un trou dans ma poche ! Bon, voilà que j'ai perdu mon passepartout.

Alfred.—C'est grave. Il peut avoir été ramassé par un filou. Qui sait s'il n'y a pas déjà un voleur dans ta maison ?

Charles.—Je m'en moque. Celui-là, il saura ce que c'est que d'être reçu à deux heures du matin par une femme qui croit voir entrer son mari.

B. se marie avec une riche héritière.

Savez-vous comment il annonçait la chose à un de ses amis ?

—Mon cher, disait-il, la dot est énorme, toute en terre... et les parents aussi.

Le valet de chambre Baptiste est bien malheureux ; tout ce qui se fait de mal dans la maison lui est imputé. Aussi bougonne-t-il continuellement.

Dernièrement, Madame accouche d'un garçon.

—A la bonne heure, dit le médecin, voici un gaillard rablé et joliment bien fait !

—Heureusement, grogne Baptiste qui se tenait à l'écart, car s'il avait été mal fait on aurait encore dit que c'était moi !

Echo de la police correctionnelle :

Le Président.—Comment reconnaissez-vous votre mouchoir ?

Le plaignant.—A sa couleur ; j'en ai plusieurs autres semblables.

Le président.—Ce n'est pas une preuve ; car j'en ai un moi-même dans ma poche qui est absolument pareil.

Le plaignant.—Ça ne m'étonne pas ; on m'en a volé plusieurs.

Tête du président.

ORIGINE DE CERTAINES LOCUTIONS

EN METTRE LA MAIN AU FEU

Jusqu'à saint Louis, on eut une manière bien digne du moyen âge de constater la vérité d'un fait dans les cas douteux, en justice.

L'accusé était obligé de saisir avec la main droite une barre de fer rougie au feu, qu'il devait porter à une distance de neuf à douze pas, ou bien de plonger cette main dans un gantelet de fer qui sortait de la fournaise.

La main était ensuite enveloppée d'un linge sur lequel les juges apposaient leur sceau, et s'il n'y avait pas de trace de brûlure lorsqu'on levait l'appareil, trois jours après, c'était un signe d'innocence : on était persuadé dans ces siècles de barbarie que Dieu devait toujours manifester par un miracle si quelqu'un n'était pas coupable, et l'absence de brûlure, en pareil cas, fournissait une preuve irrécusable.

En présence d'une telle pratique judiciaire, celui qui était sûr de l'existence d'un fait offrit naturellement pour l'affirmer le plus énergiquement possible de mettre la main au feu (à la barre de fer ou au gantelet), persuadé que, disant la vérité, il ne pourrait souffrir à la main le moindre dommage ; et de là, si je ne me trompe, est venue l'expression métaphorique *j'en mettrais la main au feu*, avec laquelle on sous-entend : s'il fallait en donner la preuve la plus éclatante.

A une époque très reculée, les Grecs usèrent du même moyen pour se disculper d'une accusation : car on voit dans l'*Antique* de Sophocle (v. 264) que les Thébains, soupçonnés d'avoir favorisé l'enlèvement du corps de Polinice, s'écrièrent :

Nous étions prêts à manier le fer brûlant, à marcher à travers les flammes et à prendre les dieux à témoin que nous ne sommes point coupables de cette action et que nous n'avons point été de complicité avec celui qui l'a méditée ou qui l'a faite.

En supposant donc que saint Louis n'eût pas substitué les preuves testimoniales au jugement de Dieu, comme il l'a fait, nous aurions encore pu, par une allusion aux pratiques des anciens peuples de la Grèce, dire, dans notre langue : *en mettre la main au feu*.

MARQUISE

Ce mot s'applique à une espèce de tente qui s'avance au-dessus d'un perron pour y garantir le visiteur de la pluie ou du soleil.

Après avoir dit que le mot *marquise*, employé dans cette acception, ne fait aucune allusion au féminin de *marquis*, Génin (*Récréat. philol.*, I, p. 208) nous en donne l'étymologie suivante et en ces termes :

March est une racine saxonne qui signifie borne, limite. La basse latinité en a fait *marca*, dont le français a tiré *marche*, ou, selon la prononciation picarde, *marque*. De là viennent *marquer* et *démarchation*. Les *marches* d'un royaume en sont les frontières. Il y avait même les verbes *marchir* et *marchisser*, c'est-à-dire *confiner* à. Les *marquis* ou *marquis* étaient préposés à la défense des frontières. Une *marquise* ou *marquise* est un auvent qui protège les marches ou degrés du perron.

Mais pourquoi ce féminin ? Pourquoi ne dit-on pas un *marquis* au lieu d'une *marquise* ? *Marquise*, à proprement parler, est ici un adjectif, et il faut supposer l'ellipse d'un substantif, qui sera, si vous voulez, *planche*, *couverture*, ou tel autre qu'il vous plaira. La langue française a beaucoup de ces mots qui jouent le rôle de substantif et sont au fond de vrais adjectifs.

Eh bien ! cette assertion n'est pas juste. Tout en croyant relever les autres d'une erreur, Génin se trompe ; et, ainsi que je vais le faire voir, la *marquise* n'a pas l'origine qu'il suppose, ni son nom l'étymologie qu'il indique.

Par *marquise* on entend, dit le *Dictionnaire de l'armée de terre*, un genre de tente qui, autrefois, si l'on en croit Lachesnaie (1758), recouvrait une tente d'étoffe précieuse ou de toile fine.

Dans le sens actuel, et depuis le siècle dernier, une *marquise* était consacrée au logement des officiers campés, surtout à celui des officiers supérieurs.

On appelait *marquise* la totalité de ce logement de toile qui entourait à cinq ou six pieds une tente d'officier particulier ; mais réellement cet effet de campement ne consistait qu'en un pavillon à double muraille, en une double tente en coutil bleu et blanc, qui en enveloppait une autre en toile unie, comme le témoignent l'ordonnance de 1755 (17 février) et celle de 1778 (28 avril).

L'instruction de 1792 (1er mars) mentionnait encore les *marquises*.

Quant à l'étymologie du nom, elle est donnée ainsi qu'il suit par l'ouvrage auquel je viens déjà d'emprunter la description de la chose :

On a d'abord appelé *tentes marquées de raies* celles qui étaient rayées, par opposition aux tentes de couleur unie ; on a dit ensuite, par abréviation, une *marquée* ; puis de ce mot, le soldat (qui, selon la remarque du général Bardin, a créé toute notre langue militaire) a fait, par corruption, *marquise*.

L'on peut se convaincre de la parfaite exactitude de cette étymologie en ouvrant un dictionnaire anglais quelconque ; car l'on y trouvera le terme *marquee*, ancienne forme de notre *marquise*, pour désigner une espèce de tente, une tente d'officier.

LA QUEUE DU CHIEN D'ALCIBIADE

Cette expression prend sa source dans Plutarque, et se rapporte au trait d'histoire relaté dans la traduction d'Amyot (*Œuvres de Plutarque*, II, p. 317) :

Il (Alcibiade) avait un chien beau et grand à merveilles qui lui avait coûté sept cents écus (5,446 livres de notre monnaie), il lui coupa la queue qui estoit la plus belle partie qu'il eust ; dequoy ses familiers le tenaient fort, disant qu'il avoit donné à parler à tout le monde et que chacun le blâmait fort d'avoir ainsi diffamé un si beau chien. Il ne s'en fust que rire et leur dit : "C'est tout ce que je demande, car je veux que les Athéniens aillent cacquetant de cela, à fin qu'ilz ne dient rien pis de moi."

Ce trait de la vie de l'illustre Athéniens se prête à une foule d'allusions quand on parle des hommes politiques ; en effet, on sait que ces derniers brillent surtout par la dissimulation, et qu'il leur arrive souvent, en poursuivant un but, de chercher à attirer l'attention publique sur un autre point, pour arriver sans qu'on leur fasse obstacle aux fins qu'ils se proposent.

On peut dire, par analogie, que ce stratagème est la *queue du chien d'Alcibiade*.

En faisant allusion au même fait historique, on dit très souvent de quelqu'un qu'il *coupe la queue de son chien* pour signifier que, par quelque action d'éclat, il cherche avec plus ou moins de bonheur à donner le change aux autres sur ses intentions.

ÊTRE DANS LE PÉTRIN

Cette expression signifie être dans l'embarras. A mon avis, le mot *pétrin* n'a pas été compris dans sa véritable signification par ceux des nôtres qui ont introduit en français l'expression figurée *être dans le pétrin*.

Ce mot vient du latin *pistrinum*, et voici, d'après le *Dictionnaire des antiquités romaines* de Rich, ce que signifiait ce dernier :

Pistrinum désignait ordinairement l'endroit où l'on broyait le blé en farine au moyen d'un gros pilon et d'un mortier profond ; mais, après l'invention de moulins à moudre (*mola*), on garda ce même mot pour désigner le moulin où des esclaves, des bêtes de somme ou de l'eau faisaient marcher les meules. Par suite des laborieux efforts qu'il fallait faire pour moudre à bras, ainsi que la continuité de la fatigue, car on faisait souvent marcher les moulins nuit et jour (Apol., *Met.*, IX, p. 183), le *pistrinum* servait de maison de correction pour les esclaves qui avaient commis quelque faute. On les condam-

à y être emprisonnés quelque temps et assujettis à ce rude travail.

Les Latins employaient *pistrinum* dans le sens figuré de métier très pénible, comme le prouve cet exemple, que j'emprunte au *Dictionnaire de Quicherat* :

"Tibi mecum in eodem est *pistrino* vivendum" (il te faudra vivre dans le même rude métier que moi : il faudra que nous ramions sur la même galère).

Or, c'est avec cette acception, suivant moi, et non avec celle d'embarras, que *pétrin* devrait être pris dans l'expression française *être, se trouver dans le pétrin*.

Une fois admis que *être dans le pétrin* signifiait, au propre, être dans la buche à pétrir, on en tira la conséquence, pour ainsi dire toute naturelle, que quelqu'un qui était dans une misère extrême était *dans le pétrin jusqu'au cou*. Mais je crois plutôt que *pétrin* rappelle ici un lieu de labour excessif et servant de prison à des esclaves coupables.

ÊTRE AUX ABOIS

Cette expression, au figuré, signifie être dans une situation désespérée, et au propre, se dit du cerf que les chasseurs ont réduit à la dernière extrémité.

Il s'agit maintenant de savoir l'origine du mot *abois*.

Après avoir feuilleté Du Fouilloux, qui ne m'a appris que cette définition : "*Abois du cerf* : quand il n'en peut plus et qu'il se repose", j'ai consulté et lu en partie l'ouvrage de Gaston de Foix intitulé : *Phébus des déduiz de la chasse des bestes sauvages et des oyseaux de proie*.

Or, dans cet ouvrage, j'ai trouvé au chapitre XIV, où est décrit la chasse au cerf, la phrase que je vous transcris :

Quand le cerf est déconfit, il demeure et se fait *aboyer avec chiens* bien longuement. Lors doit (le chasseur) attendre que tous ses chiens soient venus. Car c'est grand péril de le laisser *aboyer* longtemps pour doute (crainte) qu'il ne tue les chiens.

Voilà qui jette une clarté parfaite sur cette expression : quand le cerf n'en peut plus, il se repose, réduit à endurer les *abois* des chiens sans pouvoir fuir, ce qui fait dire, par abréviation, qu'il est *aux abois*.

RUE DES JEUNEURS

D'après le *Dictionnaire historique de la ville de Paris*, par MM. Hurlaut et Maguy, cette rue aurait été établie sur des jeux de boules appelés *jeux neufs*, ce qui se prononçait *jeux neux*, comme l'atteste la citation suivante, que j'emprunte au poète Mellin de Saint-Gelais :

Elle avait son beau collet mis
De samis,
Son beau tureot rouge et ses manches
Des dimanches,
Un long cordon à petit *neuds*,
Pendant sur ses souliers tout *neufs*.

Or, autrefois, et cela jusque sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI, on a prononcé *eux*, à la cour comme parmi le peuple, les finales des substantifs en *eur*.

Après avoir oblié l'origine de la rue en question, on aura fait correspondre à l'expression prononcée des *jeux neux* l'expression écrite des *jeuneurs*, comme on faisait correspondre *porteur*, *piqueur*, *prêcheur*, etc., aux mots prononcés *porteur*, *piqueux*, *prêcheux*.

SAINT CRÉPIN

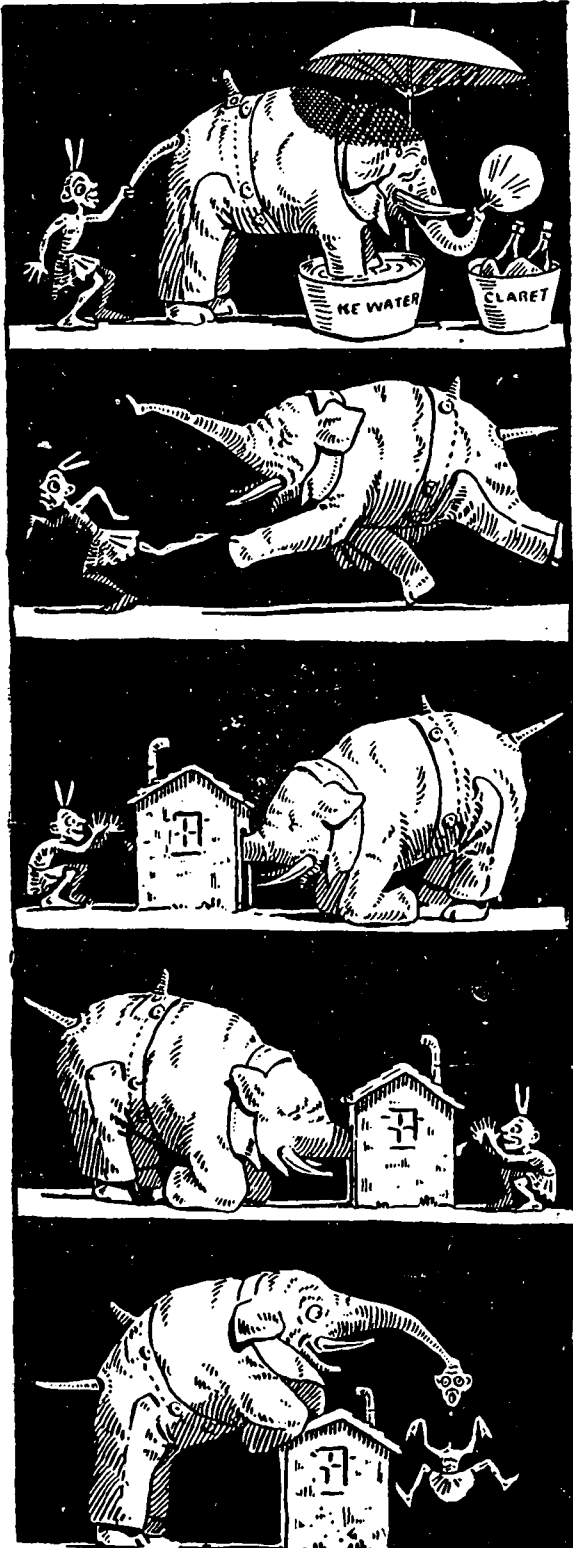
Les garyons cordonniers qui allaient autrefois de ville en ville pour battre la semelle ou pour voir du pays, portaient, dans un sac ou dans une boîte, leur marteau, leurs pinces, leur tire-pied, leur bois, leur tranchet, leur carrelet et les autres outils nécessaires, et ils appelaient tout ce petit bagage leur *saint crépin*, du nom de leur patron. C'est par allusion au sac de ces artisans, leur seul bien, leur gagne-pain quotidien, que l'on a appelé *saint-crèpin* ce que possède une personne qui n'a qu'un bien très modeste.

TRAITS DISTINGUES



Madame clair de lune.—Vrai, madame Fleur de pêche, sans vous désobliger, on prendrait votre petit chérubin de Jimmy pour mon propre enfant. C'est si bien la lèvre de mon mari !

AU CIRQUE BARNUM



On peut tirer un éléphant à la loterie ; mais non par la queue.

EN DEDANS OU EN DEHORS, A VOLONTÉ



Docteur.—Avez-vous fait les frictions d'alcool ainsi que je vous l'avais dit ?

Le malade.—Voui, docteur, mais z'ai frotté z'en dedans. Che mens ben mieux !

IL ARRIVE A TOUT LE MONDE DE SE TROMPER.



Le vieux commerçant d'animaux.—Ah, mais dites donc, jeune homme, quand vous aurez fini de mordre ma canne, vous serez assez bon de me la remettre parceque mes vaches m'attendent. La vôtre est là près de vous !

L'ART DE S'ENTRAIDER

(Trois confrères de classes ayant juré de ne jamais se nuire se retrouvent dans la vie, au bout de dix ans, dans les carrières suivantes).



I
Médecin.



II
Pharmacien.



III
Entrepreneur de pompes funèbres.

LE GRILLON

I

Une petite personne grêle, fraîche, timide, constituée d'un tronc et membres menus qui semblaient une réduction de femme ordinaire, mais pourvue de deux larges yeux noirs qui faisaient chaud à la tête des gens qu'elle regardait, telle était Noëline Fargues, la jeune meunière d'Espibos.

Le moulin, quoique décrépît, avait des clients fidèles; la meunière, quoique chétive, avait bon nombre d'amoureux.

Parmi ceux-ci, l'on distinguait particulièrement Aristide Larrieussec, un gros garçon joufflu, fils d'un meunier voisin, et Jouanin Lacaze, un adolescent blond, qui servait en qualité d'apprenti dans la plus importante mercerie du bourg.

Aristide le fermier rôdait souvent autour du moulin, les poches pleines de fruits pour la jeune meunière. On les mangeait ensemble assis devant la meule, tandis que la roue de fer poussée par l'eau chantait sa longue chanson rythmée et que la farine tombait silencieuse et blanche, en saupoudrant les objets d'alentour comme une poussière de sucre.

Jouanin le mercier était moins heureux. Il ne pouvait guère voir Noëline que le dimanche, après la messe, quand la meunière venait acheter du fil ou des aiguilles à la mercerie du bourg. Alors Jouanin était tout rose de plaisir. Il était, devant les bons yeux de la jeune fille, toutes les pelotes de fil et tous les paquets d'aiguilles de son magasin, et l'on choisissait longuement, tandis que les doigts se touchaient parfois au milieu des marchandises manipulées.

Quelquefois encore, le dimanche soir, Jouanin obtenait deux heures de congé et venait pêcher à la ligne dans le ruisseau d'Espibos. Il ne prenait presque rien, car le ruisseau était l'un des moins poissonneux du pays; mais Jouanin se plaçait de telle sorte qu'il pouvait surveiller à la fois la fenêtre du moulin et le bouchon de sa ligne; il se consolait de l'immobilité de celui-ci en regardant les jolies choses qui apparaissaient par l'ouverture de celle-là! A la tombée de la nuit, Noëline venait généralement chercher ses canards le long du ruisseau, et la poignée de main que les amoureux se donnaient en ce crépuscule de dimanche était si douce que Jouanin en rêvait jusqu'au jeudi suivant.

La meunière n'hésitait pas du tout entre ses amoureux. C'est Jouanin qu'elle préférait. Elle ne pensait guère qu'à lui. Près de lui seulement elle se sentait toute confiante et toute heureuse.

Donc, le blond Jouanin fut autorisé à faire sa cour, et la mère de Noëline le convia à venir manger des châtaignes au moulin durant les longues veillées d'automne.

Or, la première fois que le petit mercier se rendit chez son amoureuse, il se produisit un événement significatif: le grillon qui chantait derrière la cheminée de la cuisine se tut.

—C'est singulier! pensa la mère de Noëline. Et la jeune fille pâlit beaucoup de son côté.

Et, quand Jouanin fit sa seconde visite, le grillon se comporta pareillement. Dès que le soupirant eut ouvert la porte, l'insecte familier cessa de chanter.

Alors la mère de Noëline fit un signe de croix, et la jeune meunière joignit ses mains tremblantes, derrière le tablier.

Et chaque fois que Jouanin entra dans la maison, le grillon hostile refusa de se faire entendre. Et, lorsqu'on tendait l'oreille, on croyait entendre un bruit étrange, un grattement inexplicable dans la cheminée, comme si la petite bête se révoltait.

Noëline pleura beaucoup: sa mère fut très marrie.

Toutes deux, comme la plupart des paysannes, attachaient une grande importance à la chanson de leur grillon. Elles savaient qu'un de ces insectes qui chante dans une maison assure aux habitants bonheur et prospérité. Pour qu'il se tût lorsque Jouanin était là, il fallait que ce garçon fût bien négoste. Il était urgent de l'éloigner.

Pourtant Noëline n'ignorait pas que son promis était bon, honnête, laborieux; elle croyait lire bien des promesses de bonheur dans ses tendres yeux gris; mais le grillon n'en convenait pas. Il aurait été dangereux peut-être de ne pas tenir compte de ses avertissements, et, quand le timide mercier vint demander, la tête très basse, la gorge toute serrée, la main de Noëline à sa mère, celle-ci devint grave, et la jeune meunière se retint pour ne pas sangloter dans son tablier. Jouanin fut repoussé. On ne lui donna pas les vraies raisons. Cela lui aurait fait de la peine d'apprendre qu'il portait malheur dans les maisons où il entrait.

La mère lui donna des prétextes abondants et vraisemblables, et Noëline s'en alla pour cacher sa douleur. Elle s'assit près de la meule, dans le vieux moulin délabré, écouta tomber les gouttes d'eau sur la grosse roue de fer, et quand elle entendit Jouanin refermer la porte et s'en retourner dans le bois d'aulnes, le long du ruisseau murmurant, elle crut que son cœur s'arrêtait dans sa poitrine et elle pria Dieu à haute voix comme si elle avait eu peur de mourir.

La semaine suivante, Jouanin quitta le pays. Ses hardes nouées dans son mouchoir, il s'en alla, par un crépuscule froid où les dernières feuilles semblaient grelotter sur les arbres. Il entra dans le bois d'aulnes, il longea le ruisseau d'Espibos. La jeune meunière le regarda venir, elle se tint immobile devant son moulin.

—Bonne nuit, Noëline! dit-il d'une voix onte.

—Bonne nuit, Jouanin! répondit-elle en laissant les yeux.

Puis, comme il poursuivait sa route, elle osa demander:

—Vous quittez donc la contrée?

Il parut chanceler un peu sur le chemin couvert de feuilles sèches.

—Oui, j'ai trouvé une place à Orthez.

Elle ne dit rien. Elle tourmenta de ses doigts inconscients une petite croix d'argent qu'elle avait à son cou, et de ses yeux troubles, elle regarda Jouanin s'en aller, sous les ténèbres croissantes, à travers le bois silencieux.

I

Une petite personne maigre, courbée, pâle, avec des membres et un tronc meaquins de femelle ratée, mais encore pourvue de deux yeux chauds, bien plus jeunes que le visage dont ils faisaient partie, telle était Noëline Fargues, la meunière d'Espibos, vingt ans après le départ de Jouanin Lacaze. Les paysannes du Midi se flétrissent vite.

Toujours à cheval sur le ruisseau, le vieux moulin se tenait tant bien que mal, grâce à quelques béquilles supplémentaires, et son tic-tac était encore joyeux comme celui d'un moulin neuf.

Noëline ne s'était pas mariée. Jouanin parti, aucun amoureux n'avait su toucher son cœur. Aristide Larrieussec, pourtant si passionné et si jaloux, avait été éconduit comme les autres. Le jeune fermier, longtemps inconsolable, s'était marié dans le pays. Actuellement, il ne venait voir son ancienne amoureuse que pour lui vendre ses grains. Ils avaient sans doute oublié l'un et l'autre les bons fruits mangés devant la meule, autrefois; tandis que la farine coulait, blanche et silencieuse, en saupoudrant les objets d'alentour.

Jouanin, lui, n'avait reparu.

Bien des fois, Noëline s'était promenée le long du ruisseau, avec l'espérance ingénue de voir revenir le petit mercier. Elle avait pensé à lui presque tous les jours; et presque toutes les nuits, quand le grillon chantait, elle devenait mélancolique et rêvait devant son foyer triste jusqu'à l'extinction de la chandelle de résine.

Hélas! Orthez était si loin! Les gens d'Espibos ne vont jamais dans cette ville! A la mercerie du bourg on n'avait pas eu de nouvelles de Jouanin. Qu'était-il devenu, le petit mercier aux cheveux blonds? Noëline priait encore pour lui, de temps en temps, quand son âme de vieille fille était plus triste que de coutume, et, peu à peu, dans sa poitrine creuse de campagne, les battements de son cœur se faisaient monotones et froids, comme le tic-tac de son pauvre moulin.

Un soir de clair de lune, Noëline, qui avait alors quarante-deux ans, attendait Larrieussec, l'ancien rival de Jouanin. Celui-ci venait lui vendre son maïs et discuter le prix. La meunière

avait offert douze francs cinq sous pour un sac. Le fermier avait demandé douze francs quinze sous. Il était près de neuf heures. L'ombre était tiède ; la lune jetait sa lumière blanche sur la route sinueuse du bois. Noëline, debout au seuil du moulin, vit arriver quelqu'un.

—Ce n'est pas Larriussec, pensa-t-elle. Il ne vient point par ce chemin-là.

L'inconnu avait une boîte cubique sur le dos, il marchait lentement, semblait las et, comme un étranger, considérait le ruisseau, le moulin les aulnes du bois.

—Bonsoir, brave femme ! dit-il en s'arrêtant. Voudriez-vous voir Notre-Dame de Lourdes ?

—C'est un colporteur béarnais ou bigourdan, pensa Noëline ; un de ces marchands de Pau ou de Bagnères, qui, sous prétexte de montrer une statuette de la vierge qu'ils nichent au fond de leur boîte, vendent aux gens de la campagne des chapelets, des médailles, du fil et des aiguilles.

—Pauvre homme ! il fait bien noir pour regarder votre Vierge.

Cependant, comme la voix du marchand était douce, et comme l'intercession de Marie pouvait amener Larriussec à vendre son maïs à douze francs cinq sous, Noëline dit :

—Entrez, marchand ! je vais regarder la sainte Vierge à la lueur de notre résine !

Et le marchand entra. Quand Noëline put le dévisager, elle sentit un flot de sang monter à ses joues maigries ; et, quand le colporteur eut regardé les traits de la vieille fille il parut également interloqué. Et alors d'une voix un peu plaintive, l'homme demanda :

—Vous demeurez donc toujours ici, Noëline ? —Ah ! mon Dieu ! fit la meunière, en sentant une commotion dans son cœur, est-il possible que ce soit vous, Jouanin ?

Et un moment ils restèrent muets.

L'eau du ruisseau tombait en gouttes sonores sur la roue de fer du moulin, de même qu'autrefois, au temps où le petit mercier venait faire sa cour. Et, soudain derrière le foyer tiède, on entendit la voix pure d'un grillon.

Noëline sentit à ses yeux une petite chaleur piquante qui semblait la naissance d'une larme.

Jouanin raconta sa vie ; il avait fait de bonnes affaires à Orthez. Il s'y était marié, il y avait eu des enfants, il y avait acheté une mercerie, et, en ce moment, lui et les siens étaient heureux. Seulement il avait éprouvé le besoin de revoir le pays, après vingt-cinq ans d'absence, et, par économie, il y était venu en vendant du fil, des aiguilles et des marchandises de bas prix, comme un colporteur béarnais.

—Oh ! je pensais bien que vous réussiriez, Jouanin ! soupira Noëline.

Le grillon chantait toujours dans la cheminée. La vieille fille semblait envahie par une émotion croissante.

—Alors, balbutia Jouanin, voulez-vous me dire, Noëline, pourquoi vous n'avez pas voulu devenir ma femme il y a vingt-cinq ans ?

Elle ne put d'abord répondre ; elle montra la cheminée d'un geste honteux, en ayant envie de cacher sa tête dans son tablier, ainsi qu'au temps de sa jeunesse.

—C'est la faute au grillon ! avoua-t-elle.

—Au grillon ?

—Oui ? j'étais sotte. Je croyais que vous me porteriez malheur. Le grillon se taisait quand vous veniez me voir.

—Il se taisait ? Et pourquoi donc ?

Noëline haussa ses frêles épaules, pour dire qu'elle ne le savait pas. Et ils restèrent rêveurs tous deux. Et leurs yeux n'osèrent se regarder à la lueur de la résine fumante.

Bientôt, Larriussec, le fermier attendu, entra.

—Bonsoir ! salut ! dit-il, à la manière des paysans qui font autant de salutations qu'il y a de personnes dans la société.

Et quand il eut reconnu l'ancien petit mercier.

—Tiens, Jouanin ! toi ici ! Que diantre es-tu venu faire ?

—Je suis venu parler du vieux temps. Ça fait du bien à notre âge.

—Ah ! oui ! le vieux temps ! dit Larriussec. Je me rappelle que vous avez dû vous marier ensemble, toi et Noëline.

—En effet ! répondit la meunière.

—Et savez-vous qui nous en a empêchés ? demanda le marchand. Un grillon !

—Ah bah ! s'exclama Larriussec. Au fait, je crois me souvenir.

Il éclata de rire.

—Ah ! elle était bien bonne ! dit-il ; bien bonne !

Puis, sérieux.

—Bah ! vous êtes heureux, n'est-ce pas ! heureux tous les deux ? Nous sommes tous heureux ici ; on peut bien alors avouer les petites farces de jeunesse ! Ah ! celle-là était bien bonne ! Sais-tu pourquoi, Jouanin, il ne chantait pas le grillon ? Nous sommes toujours amis, n'est-ce pas, mon vieux ? Eh bien ! c'est parce que je te surveillais ; je grattais la cheminée, là, du côté de notre champ, chaque fois que tu venais faire ta cour. Ah ! l'on a aimé Noëline aussi ! et l'on a été rudement jaloux !

Alors, voyant que cette révélation, jetait un froid et que les yeux de Noëline le regardaient avec tristesse, il dit, très généreux :

—Ce n'est pas tout ça ; je venais vous annoncer que j'accepte votre prix ; douze francs cinq sous le sac. Ça va-t-il, Noëline ?

Et Noëline répondit à demi voix :

—Ça va, Larriussec.

Puis le fermier acheta quelques pelotes de fil pour sa femme au marchand d'Orthez et paya aussitôt, sans marchander.

—Bonsoir ! salut, fit-il en sortant.

Et les deux anciens amoureux restèrent seuls. Ils ne dirent pas grand chose. Jouanin remit lentement ses marchandises en place. Noëline le regarda en tourmentant la vieille croix d'argent qui pendait encore à son cou avec ses pauvres doigts déformés et osseux.

Allons, bonne nuit, Noëline ! dit le colporteur en chargeant sa boîte sur son dos.

—Bonne nuit, Jouanin !

Ils se donnèrent une poignée de main maladroite et se séparèrent.

Lui, prit à travers bois la route blanchie de lune ; elle, debout sur le seuil, le regarda s'en aller, tandis que derrière la cheminée du moulin, le grillon chantait d'une voix sereine, et pure, et infatigable, comme s'il avait voulu dire à Noëline tout le bonheur qu'elle aurait eu avec lui.

LA LITTÉRATURE DU FOYER

L'ENFANT

On se demande souvent pourquoi la littérature domestique et familière, celle qui a pour but de peindre les joies, les douleurs du foyer, et particulièrement la nature de l'enfant, a si peu réussi en France, où elle n'a rencontré jusqu'ici que des interprètes en sous ordre, tandis qu'elle a inspiré de véritables chefs-d'œuvre en Allemagne et en Angleterre. Peut-être l'occasion serait-elle bonne pour absorber un tel sujet.

Regardez ! le voici qui s'avance, alerte et souriant à la nature, aux fleurs, à la vie. La joie suit son chemin. Sur ses pas, tous les fronts se dérident. Comme un rayon lumineux chasse les ténèbres, il chasse loin de lui les douleurs, les soucis, les amers souvenirs, tout le cortège des sentiments vils et des pensées impures. Sa voix est plus douce à l'âme qu'un chant d'oiseau, et il y a un charme ineffable à contempler son limpide regard, à suivre le naturel de son geste, l'harmonie de tous ses mouvements, et à démêler les efforts de sa pensée naissante, qui cherche à se faire jour à travers la confusion de ce *doux langage qui, selon Dante, fait la première joie des pères et des mères* :

L'Idioma

Che pria li padri e le madri trastulla

Paradiso. (Ch. XV.)

On cite des mots d'enfants d'une sensibilité exquise ; il y en a d'éloquents et de sublimes, d'autres sont ingénieux, malins, bouffons, d'une finesse, d'une grâce et parfois d'une coquetterie sans pareilles. Je lisais récemment un ouvrage posthume de M. Brifaut, dans lequel le spirituel académicien a entassé une foule d'anecdotes iné-

dites, de traits piquants, et où il a fait une large place aux saillies des petites filles et des petits garçons de quatre à six ans. Je ne connais rien de plus gracieux et de plus rayonnant que ces pages.

Un jour il demandait à une espiègle qu'il avait baptisée du nom d'Oriane, où était son Amadis ?

—Je n'ai point pour amis des chevaliers errants, répondit la maligne ; je veux qu'ils me restent, je ne suis pas dupe.

—Sur cela, je la tourmentai, dit M. Brifaut. Elle fit mouvoir son artillerie, mais ses petits canons ne jouaient pas si bien qu'à l'ordinaire. —Mademoiselle, lui dis-je, quand on lance des épigrammes, il ne faut pas bégayer. —C'est pour qu'elles durent plus longtemps, monsieur.

Voici un autre enfant prodige, encore emprunté à la galerie de M. Brifaut. C'est un petit garçon. Sa mère le vit, un matin, agenouillé devant une image du bon Dieu. —Pour qui pries-tu donc ? lui demanda-t-elle. —Maman, c'est pour le diable. —Comment, pour le diable ? —Oui, maman. —Et à quel propos ? —Ah ! il est si malheureux, personne ne s'intéresse à lui !

On remplirait des volumes avec ces mots d'enfants qui ont du relief et du trait et qui partent spontanément du cœur, de l'esprit ou de l'âme de ces petits êtres auxquels la réflexion et l'étude n'ont encore rien dit, et qui pourtant savent faire vibrer toutes les cordes du clavier humain. Il y a là, semble-t-il, une mine féconde pour le poète et pour le romancier, comme pour le philosophe. Et cependant elle demeure pour ainsi dire inexplorée, au moins en France. Nous avons le roman de la Femme, le poème de l'Oiseau et même celui de l'Insecte, tandis que le poème de l'Enfant est encore à faire.

Il faut toutefois reconnaître qu'à défaut d'étude complète et suivie, les enfants ont laissé dans notre littérature une trace assez profonde, qu'il serait curieux de suivre avec quelque attention. A Charles d'Orléans, le dernier de nos trouvères, ils ont inspiré des vers qui ne sont pas sans grâce, malgré leur tournure un peu maniérée :

Quand n'ont assez fait dodo
Ces petits enfanchonnets,
Ils portent sous leurs bonnets
Visage plein de bobo.

C'est pitié s'ils font jojo
Trop matin, les douleinets.
Quand n'ont assez fait dodo
Ces petits enfanchonnets !

C'est à cette date du quinzième siècle qu'il faudrait aussi reporter quelques pièces pleines de fraîcheur et d'harmonie, adressées par Clotilde de Surville à son premier-né, si, hélas ! il n'était démontré que Clotilde de Surville n'est qu'un mythe et que ses vers ne sont qu'un pastiche. Quant à l'âge suivant, il a singulièrement méconnu les grâces enfantines. "Je n'ai jamais estimé, dit Montaigne, qu'être sans enfants fût un défaut qui dût rendre la vie moins complète et moins contente. Les enfants sont du nombre des choses qui n'ont pas fort de quoi à être désirées..." Le vieux Balzac a aussi de ces paroles de rhéteur égoïste et froid, qui font sur l'âme l'effet d'une brise glacée sur la verdure et les fleurs : "Je me passerai bien, écrivait-il, d'avoir des enfants qui désireront ma mort s'ils sont méchants, qui l'attendront s'ils sont sages, et qui y songeront quelquefois, encore qu'il soient les plus gens de bien du monde !" Il dit ailleurs, en parlant de ses livres : "Il n'y a point d'enfants que nous aimions davantage que ceux qui naissent de notre esprit et desquels nous sommes père et mère tout ensemble." Les enfants ont inspiré à Boileau quelques vers sceptiques ; à La Fontaine, dont l'âme était cependant bien faite pour les comprendre, un mot cruel et faux, au moins dans un sens absolu : "Cet âge est sans pitié." La Bruyère a, sur eux, des peintures charmantes, des observations fines autant que profondes ; mais pour trouver à cette date l'accent ému, le sentiment sympathique et vrai, il faut aller le chercher dans Mme de Sévigné, dans Mme Deshoulières, dans Mme de Maintenon, dans la *Louison* de Molière, dans le *Jours* de Racine. Aucune littérature ne possède, je crois,

de portraits ni de caractères d'enfants, supérieurs, à ces deux dernières créations où sont résumés, au point de vue de la réalité, de la comédie et de l'idéal tragique, tout ce que le premier âge offre de naïveté, de naturel, de grâce et de malice charmantes, types d'autant plus vivants qu'ils semblent en dehors de toutes les habitudes et de toutes les tendances littéraires d'une époque assurément incomparable, mais qui, dans sa légitime répulsion de ce qu'on nomme aujourd'hui *réalisme*, a trop souvent abandonné la familiarité et le réel pour courir après le convenu.

Le dernier siècle a traité le sujet qui nous occupe, mais il l'a fait avec des accents presque toujours faux et une émotion toute factice. Ce n'est guère qu'aux débuts du nôtre qu'on a commencé à comprendre que pour trouver la poésie il n'était pas nécessaire de s'embarquer dans de lointaines pérégrinations, qu'elle existait tout près de nous, sous notre toit, à notre foyer, au sein des joies et des douleurs de la famille, sous les blancs rideaux de la couche enfantine, plus encore peut-être que dans les grandes catastrophes politiques ou sociales. Cette veine de la poésie intime et familière a été tour à tour exploitée par MM. Legouvé, Guiraud, Soumet et Reboul, dans des pages qui ornent toutes les mémoires. Mme Desbordes-Valmore y a trouvé des récits d'une tendresse toute maternelle. Mais nul n'a chanté les enfants, nul n'a redit les sourires ou les larmes de la maison avec des accents comparables à ceux du poète des *Feuilles d'automne* et des *Voix intérieures*. M. Victor Hugo, dont le génie semble créé pour les évocations terribles et sombres, pour les peintures diaboliques, est pourtant sans rival quand cette douce et pure image de la famille vient briller à ses yeux et solliciter son inspiration, quand il fait apparaître les radieuses légions des petits anges du foyer au milieu de ce péle-mêle de démons, de spectres de nains difformes, de chimères, de gnomes et de djins grimaçants qui se montrent trop souvent dans l'ensemble de son œuvre.

Tel chant commencé sur un berceau finit tristement sur une tombe, et il faut reconnaître que le poète a su trouver des accents d'une beauté presque sacrée, pour redire ses angoisses domestiques, ces deuils des pères et des mères que toute parole humaine semble impuissante à exprimer :

Je viens à vous, Seigneur, père auquel il faut croire ;
Je vous porte, apaisé,
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire.
Que vous avez brisé ;

Je viens à vous, Seigneur ! confessant que vous êtes
Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant !
Je conviens que vous seul savez ce que vous faites.
Et quel homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au vent.

Dès qu'il possède un bien, le sort le lui retire ;
Rien ne lui fut donné, dans ses rapides jours,
Pour qu'il s'en puisse faire une demeure et dire :
" C'est ici ma maison, mon champ et mes amours.

Il doit voir peu de temps tout ce que ses yeux voient ;
Il vieillit sans soutiens.
Puisque ces choses sont, c'est qu'il faut qu'elles soient.
J'en conviens, j'en conviens !

Seigneur, je reconnais que l'homme est en délire
S'il ose murmurer ;
Je cesse d'accuser, je cesse de maudire ;
Mais laissez-moi pleurer !

Voyez-vous, nos enfants nous sont bien nécessaires,
Seigneur : quand on a vu dans sa vie, un matin,
Au milieu des ennuis, des peines, des misères,
Et de l'ombre que fait sur nous notre destin.

Apparaître un enfant, tête chère et sacrée,
Petit être joyeux,
Si beau, qu'on a cru voir s'ouvrir, à son entrée,
Une porte des cieux ;

Quand on a vu seize ans de cet autre soi-même
Croître la grâce aimable et la douce raison ;
Lorsqu'on a reconnu que cet enfant qu'on aime
Fait le jour dans notre âme et dans notre maison.

Que c'est la seule joie ici-bas qui persiste
De tout ce qu'on rêva ;
Considérez que c'est une chose bien triste
De le voir qui s'en va !

Je me trompe fort, ou voilà des vers que le souffle d'en haut a vivifiés et qu'on dirait puisés à la source où s'est abreuvé le grand Corneille, où il a trouvé ses simples et sublimes cantiques, et surtout cette traduction de *l'Imitation* qui est, au dire des meilleurs juges, une des œuvres les plus étonnantes de son génie. Voici, dans un autre ton, un passage où le poète décrit, avec une émotion douloureuse et profonde, les effets d'un mal dont le nom seul est l'effroi de toutes les mères :

Un jour, — nous avons tous de ces dates funèbres !
Le croup, monstre hideux, épervier des ténèbres...
Sur la blanche maison brusquement s'abattit
Horrible, et, se ruant sur le pauvre petit,
Le saisit à la gorge...

Mais j'ai hâte d'éloigner ces funèbres images pour faire passer sous les yeux des lecteurs du SAMEDI quelques-unes de ces strophes ailées et chantantes, toutes remplies d'azur, de fleurs et de gais ramages, qui se rencontrent pour ainsi dire à chaque page de ce recueil :

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire.
Ses pleurs vite apaisés,
Laisant errer sa vue, étonnée et ravie ;
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers.

Et le poète raconte la joie que la présence de l'enfant apporte au milieu du cercle de famille ; il le suit dans ses jeux, il redit sa causerie folâtre, ses ébats dans la prairie, ses courses à la poursuite des hannetons d'or et de papillons diaprés, ses premiers efforts d'étude et de lecture ; il nous le montre feuilletant la Bible et les belles images, poussant des cris d'admiration à la vue du ciel d'or et des saints bleus, et cherchant à épeler, au milieu des pages flamboyantes comme une rose de cathédrale, " un peu de ce latin qui parle à Dieu de nous ; " et à l'heure du sommeil, à l'heure où sa paupière se ferme pour la terre et s'ouvre pour le ciel, il se penche sur son berceau et le contemple endormi.

Mais les enfants ne dorment pas toujours, et quand ils sont éveillés, la maison retentit de leur mutineries. Leurs voix, leurs pas et leurs cris joyeux résonnent du grenier à la cave, au risque d'effaroucher la muse et de faire envoler les songes dorés du poète. Bien plus : les petits lutins pénètrent dans son cabinet, brisant en éclats un vase du Japon, crèvent un vieux portrait, enrichissent de fantastiques dessins quelque Missel gothique, jettent au feu la page où le poète a tracé les embryons de sa pensée, afin de voir

Dans une cendre noir errer des étincelles.

Le père arrive, gronde, tempête, chasse " les bandits aux lèvres roses, " et demeure seul... ; mais bientôt l'ennui frappe à sa porte, entre, et vient en baillant s'asseoir à son foyer. Il n'y a qu'un moyen de le renvoyer : c'est de rappeler les enfants. Oh ! revenez, s'écrie le poète,

..... En vérité,
Vous partis, j'ai perdu le soleil, la gaieté,
Le bruit joyeux qui fait qu'on rêve, le délire
De voir le tout petit s'aider du doigt pour lire ;
Les fronts pleins de candeur qui disent toujours : oui ;
L'éclat de rire franc, sincère, épanoui,
Qui met subitement des perles sur les lèvres ;
Les beaux grands yeux naïfs, admirant mes vieux Sèvres ;
La curiosité qui cherche à tout savoir,
Et les coudes qu'on pousse en disant : " Viens donc voir ! "

Il faut lire toute cette épître : *A des oiseaux envolés*, où l'observation est si naturelle et si vraie, bien que la vérité et la nature y paraissent comme transformées sous le manteau d'or de la poésie. Il faut lire encore la *Vie aux champs*, la *Prière pour tous*, qu'il faut toutefois purifier de bien des vers qui en rendraient la lecture impossible dans un cercle de famille ; les morceaux que M. Victor Hugo adresse aux Mères, ceux où il parle des Orphelins et des pauvres, et surtout cette ode incomparable : Dieu est toujours là, le chef-d'œuvre du poète et peut-être de la poésie lyrique.

Cependant ils ne sont pas tous sans tache, et il en est qui se ressentent de leur origine. Nous y avons, par exemple, remarqué un blasphème de Triboulet qu'il eût mieux valu laisser reposer sous la cendre du *Roi s'amuse*. Et puis, trop souvent, l'amour du poète pour ses enfants revêt dans ces pages un caractère naturel et païen qui porte atteinte à l'autorité et à la dignité paternelles. Ce n'est plus le père qui est ici le roi de la maison, c'est l'enfant :

J'en conviens, j'avais tort et vous aviez raison...
Il faut être indulgent, nous avons nos misères.
Les petits pour les grands ont tort d'être sévères...
J'ai donc eu tort. C'est dit ; mais c'est assez punir ;
Mais il faut parler, mais il faut revenir.
Voyons, faisons la paix, je vous prie à mains jointes...

En repassant de tels vers, je me suis rappelé une page d'un beau livre de M. de Beauchesne, qui est comme celui-ci, dédié aux mères et consacré aux enfants. Cette page n'est certainement pas inspirée par un sentiment moins paternel que celui qui a dicté les vers qu'on vient de lire. Mais si le père, chez M. de Beauchesne, n'est pas moins tendre que chez M. Victor Hugo, il sait mieux, en présence des révoltes du jeune âge, sauvegarder, avec ses devoirs, sa dignité et ses droits :

Ayant parlé, j'allai m'asseoir sur une chaise,
A l'écart, essayant de chasser le malaise
Que j'éprouve toujours alors qu'il a fallu
Opposer à l'émente un pouvoir résolu.
Robert devina-t-il le trouble de mon âme ?
Je ne sais ; mais, courbé noblement sous le blâme,
Il s'assit à mes pieds, et, morne, soucieux,
Avidement chercha la clémence en mes yeux.
Son regard semblait dire : " Oui, j'ai fait une faute ;
Je suis faible ; mais, vous, vous avez l'âme haute ;
Votre amour est plus grand que mes torts, n'est-ce pas ?
Quand je tombe, je sens que c'est entre vos bras... "
Regard d'enfant béni n'eût jamais tant de charmes :
Je l'aurais embrassé ; cependant sous les armes,
Observant ma consigne et cuirassant mon cœur,
J'ai su me tenir ferme et digne...

Cette fermeté et cette dignité du père chrétien que M. de Beauchesne a fort bien comprises et caractérisées, manquent trop souvent, il faut le dire, au recueil de M. Victor Hugo. On désirerait voir tempérer par un peu d'austérité tous ces rires et toutes ces complaisances du père avec des défauts trop séduisants. Et toutefois, pour être juste, on doit se souvenir, en parcourant ces pages charmantes, qu'on a sous les yeux non un livre d'éducation et de morale domestique, mais un recueil de poésies. Tel qu'il est, il rachète bien des erreurs et bien des fautes, bien des portraits comme ceux de Lucrèce Borgia, de Marion Delorme et de Claude Frolo, bien des pages comme celles de *Notre-Dame de Paris*, bien des vers comme ceux des *Contemplations*. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'en le publiant, l'auteur n'a pas seulement obéi à une inspiration littéraire, qu'il a voulu accomplir une œuvre en quelque sorte expiatoire et pieuse, et que surtout il s'est souvenu d'une belle et noble pensée qui termine son ode sur la *Naissance du duc de Bordeaux* :

Les forfaits qui chargeaient nos têtes
Sont rachetés par l'innocence !
Quand les nochers, dans la tourmente,
Jadis voyaient l'onde écumeante
Entr'ouvrir leur frère vaisseau,
Pour sauver la nef criminelle,
Sûrs de la clémence éternelle,
Ils y suspendaient un berceau !

Ainsi a fait le poète. Il a suspendu à son esquif battu des flots et menacé du naufrage ce petit livre sur les enfants, livre formé de ses inspirations les plus suaves et les plus pures, qui est un retour vers son passé chrétien, vers les belles et souriantes années de sa jeunesse, et qu'il semble offrir à Dieu comme la rançon de ses doutes et de ses blasphèmes.

CATÉCHISME AVANCÉ

— Qu'est-il résulté de la chute de Satan ?
— Ce furent les hommes qui le relevèrent.

AVEU INVOLONTAIRE.

EN AFFAIRES COMME EN AFFAIRES.



Charlie (dans un miroir de maison de pension).—Pristi ! Après tout, c'était d'ur pour Clara de m'accepter.



Cocher de place à l'homme de police.—Je suppose que le Gouverneur va sortir bientôt.

L'homme de police.—Il est parti il y a une demi-heure.

Le cocher.—Dites donc, si la dame s'informe, dites lui que vous ne savez pas ; elle m'a pris à l'heure.

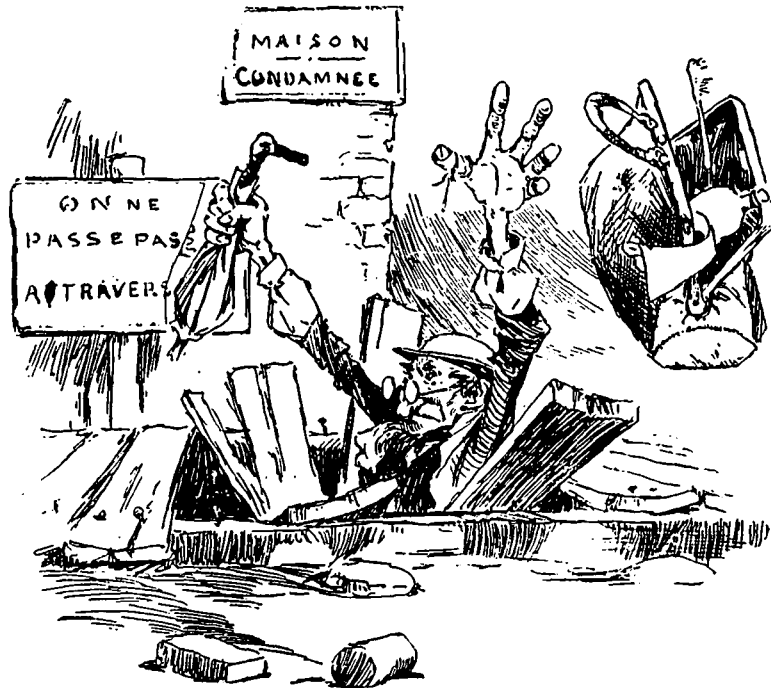
ENTRE VOISINS



Le jeune Tommie.—C'est maman qui m'envoie demander que vous lui prêtiez votre machine à couper l'herbe.

La mère Betsie.—Mais oui, mon petit chou, je le veux, mais ma tondeuse, la voilà ; et elle ne fonctionne pas toujours.

Mauvaise traduction de "No passage through."



M. Campagnard.—Cré mille tonnerres ! Jusqu'à ces écriteaux là qui nous blaguent !

L'ESCARGOT ET LE LOUP

(LÉGENDE BOURGUIGNONNE)

Un soir de printemps, compère Loup descendait ventre à terre un chemin en pente qui conduit à Dijon.

L'escargot l'aperçut et lui cria :

—Hé ! bonjour, compère loup !

—Bonjour Escargot, ou plutôt bonne nuit ! Les étoiles brillent déjà au ciel.

—Où cours-tu si vite !

—A Dijon. Et toi, que fais-tu ?

—Je vais à Dijon, tout comme toi.

Le loup s'arrêta et se mit à rire.

—Ami Escargot, les petits agneaux auront des

cornes comme des béliers lorsque tu seras à Dijon.

—Tu crois, compère ? Eh bien, j'y serai avant toi.

Le loup regarda un instant son compère pour voir s'il ne voulait point rire.

—Parions un déjeuner ! dit le loup.

—Je le veux bien. Je suis bon joueur, et, pour te le prouver, je te donne cinq pas d'avance.

Toujours riant, le loup compte cinq pas. Mais l'escargot s'attache à la longue queue trainante de compère Loup et s'y tient ferme.

—Es-tu prêt, compère ? demande le loup sans se retourner.

—Je suis prêt.

—Alors, je detale !

Et le loup de courir, emportant, sans le savoir,

compère Escargot au bout de sa longue queue trainante !

Ainsi il descend les côtes et les vallées, grimpe le long des collines, franchit champs et prairies, fossés et forêts.

Enfin, il arrive à Dijon.

Trap tard, car la porte Saint-Nicholas est fermée.

—Pan, pan ! fait-il. Ouvrez !

Mais le portier est endormi et il ne vient ouvrir.

Pendant ce temps compère Escargot abandonne la queue du loup, passe sous la porte, grimpe en toute hâte sur le haut de la muraille et crie :

—Ah ! te voilà, ami Loup ! Il faut que tu te sois amusé en chemin, car il y a une belle lurette que je t'attends pour déjeuner !

FEUILLETON DU SAMEDI

LE CHEVALIER LOUIS

QUATRIÈME PARTIE

IV

(Suite.)

Montbars, resté froid et impassible devant la parole railleuse du fibustier, l'avait écouté sans l'interrompre.

—Laurent, lui répondit-il d'une voix grave, c'est sincèrement, au contraire, que je remercie Dieu de m'avoir placé sur ta route ! N'affecte pas une gaieté qui fait seulement grimacer tes lèvres et n'a pas d'écho dans ton cœur ! Pourquoi veux-tu que je désire ta mort ? .. Crois-tu donc que je vois en toi un ennemi, un rival ? .. Ton orgueil t'égare !

Tu possèdes, il est vrai, une intrépidité rare, une présence d'esprit à toute épreuve, une imagination vive, un coup d'œil prompt et assuré ; oui, je reconnais toutes ces qualités en toi. Mais à quoi peuvent-elles te servir ? à exécuter heureusement une entreprise hardie, à soutenir un combat disproportionné.

En dehors de cela, tu n'es bon à rien : ton impétuosité, tes passions nuisent à la profondeur de tes vues. Tu es incapable de concevoir un plan d'avenir, de poursuivre une grande idée. Pendant l'action tu es mon égal, mais dans la vie ordinaire tu redeviens pour moi un instrument dont je me sers lorsque j'en ai besoin, pas autre chose. Crois-moi, laisse de côté ces ridicules fanfaronades, ces impuissantes bravades qui n'aboutissent à rien, et servent tout au plus à irriter ta jalousie et à dégrader ton caractère. Tu sais bien, en ton âme et conscience, que je ne te crains pas !

De Montbars s'était exprimé avec un calme, une autorité extrêmes. On voyait que ce qu'il disait, il le sentait.

Laurent parut à plusieurs reprises vouloir l'interrompre ; mais chaque fois il se contenta. Le tigre était obligé, malgré lui, de reconnaître la supériorité du lion.

—De Montbars, lui dit-il lorsque le chef de la fibuste cessa de parler, je m'étonne qu'avec ta prudence ordinaire tu n'aies pas craint de m'irriter. Prends garde ! Tu te fies sur ce qu'entre toi et moi toute lutte est impossible ; mais tu oublies de quel poids pèsera mon accusation lorsque nous nous retrouverons face à face... là où tu sais !...

Il ne sera pas dit que tu auras prodigué follement notre or, compromis nos ressources et notre avenir sans qu'une voix te demande compte du pouvoir illimité dont nous t'avons investi ! Je t'avertis d'avance que tu trouveras en moi un accusateur impitoyable !

—Alors ce sera bientôt que tu auras le moyen d'exercer ton éloquence ! Bénis le hasard qui t'a conduit sur mon brigantin ; je fais justement voile en ce moment pour l'Asile !

Cette réponse mystérieuse, qui était incompréhensible pour tout autre que pour un fibustier inné, parut causer un vif plaisir à Laurent.

—Tu vois bien que j'avais tout à l'heure raison de prétendre que ton étoile pâlisait ! s'écria-t-il.

—Insensé ! dit tranquillement de Montbars, tu oublies que le jour où tu deviendras pour moi un obstacle, ce jour-là je te briserai !

Le chef de la fibuste salua une seconde fois Laurent et s'éloigna sans attendre de réponse.

—C'est pourtant vrai, murmura le fibustier en se mordant les lèvres jusqu'au sang, que cet homme ne me craint pas !

De Montbars, en quittant Laurent, se rendit dans la chambre de la dunette, où était descendu de Morvan.

Il le trouva couché sur un coffre d'armes : Fleur-des-Bois était agenouillée près de lui. La vue de la charmante enfant fit sourire le vieux boucanier.

—Eh bien ! mon fils, dit-il à son neveu, tu viens donc de subir le baptême du feu ? d'entendre la voix du canon ? Vous avez, à ce qu'il paraît, soutenu un combat magnifique. Je ne te demande pas qu'elle a été ta conduite : tu te nommes de Morvan, cela répond à tout ! Tu as été atteint ! Voyons ta blessure ? Ma jolie Fleur-des-Bois, rends-moi le service d'aller chercher dans ma cabine un flacon qui se trouve dans l'armoire.

Pendant que la jeune fille était absente, de Montbars examina la blessure du jeune homme. A cette vue, une expression de désespoir, presque de terreur, se peignit sur le visage du chef de la fibuste. Toutefois, avant que de Morvan eût pu s'apercevoir de son émotion, de Montbars reprit son calme habituel, et d'une voix qui affectait la plus parfaite indifférence :

—Cela ne sera rien, lui dit-il, la balle qui t'a frappé à la cuisse n'a entamé aucun muscle, et par bonheur n'a pas non plus touché l'os ; quelques jours de repos te rendront à la santé Souffres-tu ?

—Enormément, Montbars !

—Oui, cela se conçoit, la fatigue a un peu enflammé la plaie. Tu as besoin de repos ; un bon somme te remettra.

De Montbars souleva dans ses bras le jeune homme avec la même facilité que si c'eût été un enfant, le porta dans sa cabine, l'installa sur un lit, puis s'éloigna en murmurant avec un attendrissement extrême :

—Pauvre Louis ! je crains bien que sa blessure ne soit mortelle. Il me paraît perdu !...

V

Cinq jours s'étaient écoulés depuis que le brigantin de Montbars avait recueilli les naufragés de la frégate. C'était vers la tombée de la nuit : un vent frais et favorable enflait les voiles du léger navire dont le sillage marquait deux lieues à l'heure. De Morvan, à moitié couché sur un banc parcourait du haut du tillac, d'un œil distrait, l'horizon sans bornes qui s'étendait devant lui.

Un grand changement s'était opéré dans la personne du pauvre jeune homme. Ses yeux caves brillaient d'un éclat fiévreux, les pommettes de ses joues amaigries, et d'une pâleur extrême, étaient saillantes : tout en lui décelait la souffrance et l'abattement : Assise à ses pieds, Fleur-des-Bois le contemplait avec une douloureuse inquiétude ; le chevalier la regardait-il, la charmante enfant essayait de sourire : ce sourire forcé était plus navrant qu'un sanglot !

De Montbars, les bras croisés et la tête inclinée sur sa poitrine, se promenait de long en large sur le pont, d'un pas nerveux et irrégulier.

Quant au beau Laurent, soit que la présence du chef de la fibuste lui fût pénible, soit que ses blessures le contraignissent à l'inaction, depuis cinq jours il n'était pas sorti de sa cabine.

Les mots : Terre sous le vent ! criés par une vigie, tirèrent le chevalier de son état de torpeur :

—Fleur-des-Bois, dit-il d'une voix faible, ai-je bien entendu ? Ne vient-on pas de signaler la terre ?

—Oui, mon chevalier Louis... Encore un

peu de patience, et dans quelques heures, tu pourras goûter du repos dont tu as besoin, et te procurer les soins dont tu manques à bord. Mon Dieu, que je suis donc contente de revoir mon île de Saint-Domingue !... Notre retour n'est-il pas une résurrection ?

Fleur-des-Bois s'approcha des bastingages, et regarda dans la direction désignée par la vigie.

—C'est singulier, dit-elle avec étonnement, je ne reconnais pas dans ce nuage lointain, mais déjà parfaitement visible à l'horizon et qui représente la terre, la forme des côtes de notre île.

—Cela prouve, Fleur-des-Bois, dit Montbars qui s'était rapproché de la jeune fille, que tu possèdes l'œil exercé d'un marin. Le brigantin ne se dirige pas, en effet, vers l'île de la Tortue. Il a le cap sur le sud de la partie espagnole de Saint-Domingue.

Cette réponse causa une vive surprise à de Morvan et à Fleur-des-Bois, un nuage de tristesse obscurcit le front du jeune homme.

—Nous avons donc fait fausse route ? dit-il.

—Enfant, lui répondit son oncle en souriant, est-ce que Montbars peut faire fausse route ? .. Nous allons là où je veux aller.

—Explique-toi, Montbars, je t'en conjure. Tes paroles et ton action sont des énigmes pour moi... Je ne comprends rien à ta conduite extraordinaire... Pourquoi nous livrer ainsi aux mains de nos ennemis ?

—Sois sans inquiétude, Louis ; nous sommes aussi en sûreté que si nous nous trouvions ancrés dans le dort de l'île de la Tortue... A plus tard, à bientôt peut-être les éclaircissements que tu demandes : la voix du *Gouffre* se fait déjà entendre ; les soins de la manœuvre réclament toute mon attention...

De Montbars s'éloigna aussitôt, laissant de Morvan et Fleur-des-Bois plongés dans une stupéfaction profonde.

A peine l'illustre chef de la fibuste les avait-il quittés, que le chevalier et la fille de Barbe-Grise furent surpris par un bizarre phénomène. Quoique la mer fut très-belle, et le vent plutôt doux que violent, le brigantin prit subitement, et sans aucune cause apparente, une vitesse inouïe de marche ! En même temps un son grave, prolongé, assez semblable au rugissement lointain d'un tigre en fureur, arriva distinct à leurs oreilles ; ce mugissement rappela à de Morvan le *Saut du Moine*. Il ferma les yeux, et un moment, tant l'illusion était complète, il se crut transporté sur la côte de Penmarek.

Une remarque que fit en ce moment le jeune homme et qui augmenta de beaucoup encore son étonnement, fut que l'équipage du brigantin ne paraissait prêter aucune attention à ce bruit si lugubre et si inexplicable, tandis que ses anciens compagnons, les naufragés de la frégate, semblaient éprouver une surprise égale à la sienne.

Se levant avec effort de dessus son banc, de Morvan pencha la tête en dehors des bastingages ; le sillage du navire était si rapide qu'il en fut ébloui : il l'estima à dix-huit nœuds ; évidemment, le brigantin était entraîné par un irrésistible courant.

Sans la confiance illimitée qu'inspirait au jeune homme l'expérience de Montbars, il n'aurait pas hésité à considérer le navire comme perdu.

Pendant l'heure qui suivit, la marche du brigantin augmenta encore plutôt qu'elle ne se ralentit.

Il courait le cap droit sur la côte, et quelle côte ! des falaises à pic, des mornes inaccessibles, des rocs de granit.

La témérité de Montbars ressemblait tellement à un suicide ou à un acte de folie, elle

était si en dehors de toutes les manœuvres possibles, que de Morvan crut un moment que ses sens l'abusèrent, qu'il était sous le coup d'une hallucination pénible.

— Eh bien ! mon ami, lui dit son oncle en revenant sur le tillac, que penses-tu de notre façon d'aborder la terre ?

— Rien, Montbars, si ce n'est que je mets en doute ce que je vois, et que je me figure être le jouet d'un rêve !

— Ta stupéfaction s'accroîtra probablement encore d'ici à peu. Aperçois-tu ces deux rochers énormes qui, sentinelles perdues, s'élèvent solitaires au milieu de la mer et paraissent s'appuyer l'un sur l'autre ?

— Parfaitement, Montbars.

— Nous allons passer entre ces deux rochers !

— Oh ! quant à cela, c'est impossible ! A peine reste-t-il assez de place entre ces deux géants de granit pour une étroite pirogue

— C'est la distance qui t'abuse... les rochers sont séparés par une largeur d'environ cinquante pieds... Seulement, qu'un coup de gouvernail soit mal donné, et notre brigantin se brise en morceaux : aussi vais-je prendre la barre moi-même... Plus de questions, cher ami : j'ai besoin de toute mon attention.

Pendant que de Montbars se plaçait à la barre, les mugissements que l'on avait d'abord entendus dans le lointain se rapprochaient avec une fabuleuse rapidité ; bientôt il devint impossible de s'entendre à bord du brigantin.

La personne la plus impressionnée du bord par cette scène vraiment saisissante, était certes Alain. Le Bas-Breton, agenouillé dévotement dans un coin du pont, pria sainte Anne d'Auray.

— Ma bonne chère dame, disait-il, n'allez pas croire, au moins, je vous en conjure, que je sois pour quelque chose dans toutes ces diableries ! S'il m'était permis de m'en aller, soyez persuadée que depuis longtemps je serais à terre ! Qu'un miracle me préserve de ce nouveau danger, et je vous promets d'ajouter aux chandeliers que je vous dois déjà, un nouveau présent... Ah ! ma bonne sainte Anne ! voici que le brigantin court se jeter en plein sur ces deux gros rochers. Nous sommes perdus !

Le fait est que le moment où le navire glissa entre les deux rochers présenta une de ces minutes solennelles qui marquent et laissent une trace plus profonde souvent dans la vie d'un homme, que tout un passage.

Un silence de mort régnait à bord du brigantin, Montbars seul souriait.

La manœuvre réussit à merveille.

A peine le léger navire eut-il franchi ce redoutable obstacle, qu'il se trouva en face d'une espèce de grotte ou d'ouverture fort élevée creusée dans les rochers soit par le travail incessant des vagues, soit par une irruption volcanique.

La mer s'engouffrait avec une fureur inouïe dans cette cavité profonde, d'où sortaient des exhalations sulfureuses tellement épaisses, que de Morvan, déjà affaibli par la maladie, se sentit défaillir.

— Voilà l'entrée de l'enfer ! s'écria Alain. Ah ! ma bonne sainte Anne, ayez pitié de votre infortuné serviteur : arrachez-moi des griffes du diable !

Le spectacle qu'offrait en ce moment le brigantin, encadré, s'il est permis de s'exprimer ainsi, dans cette nature d'un fantastique sublime et horrible, était tel, qu'il faut renoncer à le décrire.

Emporté par les lames mugissantes, il bondit d'abord sur lui-même, et disparut bientôt dans d'épaisses ténèbres. Tout à coup une douce clarté éclaira le pont, et le brigantin resta immobile : il venait d'entrer dans une

espèce de lac profond et souterrain : la lumière provenait de fortes crevasses existant au plafond de la grotte.

— Que penses-tu de cette endroit-ci, mon cher Louis ? dit Montbars ; je doute que l'imagination puisse jamais arriver dans ses plus grands écarts, à créer ce que la nature offre en ce moment-ci à nos yeux !

— Où sommes-nous, Montbars ? demanda de Morvan ; n'abuse pas de ma stupéfaction, car ma disposition d'esprit est telle que j'accepterai aveuglement tes explications.

— Nous nous trouvons, mon ami, dans un parage, sinon déjà exploré, au moins fort connu : dans ce que l'on appelle le *Gouffre*.

Ce gouffre dont les abords sont défendus par des courants rapides, cause une telle terreur, non-seulement aux espagnols, mais encore aux flibustiers irréguliers, c'est-à-dire à ceux qui ne sont pas affiliés à notre association, que les navires n'osent en approcher à plus de dix lieues. Chaque fois qu'un tremblement de terre doit éclater, il sort de ce gouffre un gémissement profond qui porte l'effroi jusque dans la ville de Port-au-Prince.

Ce gouffre est situé sur la côte du sud, à quelques lieues de la rivière Naiba, qui est l'une des plus considérables de l'île. Le pays environnant appartient aux Espagnols ; mais il n'est pas habité. Il présente une végétation admirable et nous offre de précieuses ressources pour nos relâches : nous nous y approvisionnons d'eau, de bois ; nous y chassons le sanglier, les taureaux sauvages.

A présent que ta curiosité est à moitié satisfaite, débarquons ! Je t'apprendrai tout à l'heure, lorsque nous n'aurons plus à craindre des oreilles indiscrettes, et le motif qui m'amène ici, et les mystères que renferme le gouffre !

Des matelots armés de torches descendirent alors dans un canot et conduisirent Montbars, de Morvan et Fleur-des-Bois sur la rive qui bordait le lac souterrain.

— Jeanne, dit Montbars, en montrant à la jeune fille une excavation naturelle formée dans le rocher, voici la chambre du chevalier. Ordonne qu'on y transporte du brigantin tout ce dont il pourra avoir besoin.

Montbars souleva son neveu dans ses bras, et d'un pas ferme et assuré il l'emporta à travers les ténèbres, en homme sûr du chemin qu'il suivait.

— Assieds-toi sur cette mousse, lui dit-il après une minute de marche et tout en allumant une torche qu'il fixa contre les parois du rocher, de façon à ce que la lumière éclairât les environs, et l'empêchât d'être surpris. Mon cher Louis, je t'ai déjà appris l'existence de la mystérieuse association dont je suis le chef et dans laquelle tu as refusé d'entrer ; notre arrivée dans le gouffre se rattache à cette association. N'oublie point toutefois que tu t'es engagé vis-à-vis de moi, par un serment solennel, à ne jamais révéler aucune des particularités que je vais te confier... Oh ! je n'ai pas besoin de nouvelles protestations... je te connais... .

Ce gouffre, qui épouvante si fort les habitants de l'île Saint-Domingue, est une de nos plus grandes ressources. Nous l'avons surnommé l'*Asile*. Il nous sert non seulement à échapper aux croiseurs espagnols, lorsque toute résistance nous est impossible ; mais il nous permet encore de mettre nos épargnes à l'abri de tout danger. L'*Asile* contient des richesses immenses : à peu près tous les fonds de notre association.

Pour surcroît de précaution, — ceci n'est pas connu de mes associés, j'ai placé près de l'endroit où repose notre trésor environ dix mille livres de poudres. Tu vois que si, par un hasard tout à fait improbable, les Espagnols nous découvraient et osaient nous poursui-

vre, une mort terrible serait le prix de leur audace.

Des boucaniers isolés veillent sans cesse dans le pays voisin, sur l'entrée de l'*Asile*.

Un navire ennemi se dirigeant dans ces parages, me serait signalé à l'instant.

Ma présence ici aujourd'hui signifie que nous avons une assemblée extraordinaire, ainsi que le veulent nos statuts, et dans laquelle doit s'agiter la question d'une expédition importante que je propose.

Tous les matelots du brigantin sont des flibustiers initiés qui m'accompagnent. Plusieurs de mes associés se trouvent déjà dans l'*Asile* ! Cela t'étonne ?... Apprends que le gouffre traverse l'île dans toute sa longueur et va aboutir à la mer du Nord !... Nous-mêmes nous ne connaissons pas tous ses embranchements !

Il ne me reste plus rien à ajouter, si ce n'est que, selon toute probabilité, ton matelot Laurent ne reculera devant aucun moyen pour me dépopulariser et me rendre suspect aux yeux de nos frères !

Il se peut que l'ambition et l'orgueil de cet homme amènent une catastrophe ; aussi, ai-je fait, Louis, mon testament. Ne m'interromps pas, je te prie ; tu me désobligeras en revenant sur ce sujet. Au revoir, enfant ; je te quitte pour avertir mes associés de mon arrivée.

Montbars s'éloigna d'une vingtaine de pas, et après s'être orienté, tira un coup de pistolet en l'air.

Une innombrable quantité d'échos répétèrent la détonation jusque dans les dernières profondeurs de l'*Asile*.

VJ

Dans l'un des sites souterrains les plus pittoresques de cette merveilleuse grotte, si intrépidement exploré jadis par les flibustiers, et qui depuis de longues années leur servait d'*asile*, se passait le lendemain de l'arrivée de Montbars, une scène réellement étrange.

Que le lecteur se rappelant ses impressions et ses rêves d'enfance, se figure l'intérieur de ces palais enchantés et bâtis en rubis, diamants, émeraudes et opales, et il restera encore bien au-dessous du grandiose et sublime spectacle que présentait la salle de délibération des flibustiers.

C'était une vaste excavation naturelle qui, produite sans doute depuis des siècles, par une irruption volcanique, pouvait avoir une longueur de cent pieds sur une hauteur à peu près égale. Des stalactites et des cristallisations innombrables, suspendues à sa voûte accrochées à ses flancs, s'élançant du sol, offraient une incroyable diversité de formes à l'œil ébloui, et ressemblaient, éclairés par les reflets des torches, tantôt à de gigantesques blocs de diamants, tantôt à une pluie de métal en fusion.

Plusieurs cavités profondes et étroites qui s'enfonçaient dans le rocher encadraient d'ombre mystérieuse cette masse éblouissante de lumière et de feu ! Quarante-vingt flibustiers initiés, sur les cent cinquante dont se composait cette redoutable et ténébreuse association, se trouvaient présents à ce rendez-vous annuel fixé par les statuts de leur société.

Ces flibustiers, armés jusqu'aux dents, étaient pittoresquement disséminés dans le souterrain. Tous, debout et appuyés sur leurs longs fusils, observaient un respectueux silence : Montbars parlait.

— Frères-de-la-Côte, disait-il, le moment est arrivé où nous allons cesser d'être observés par des instruments de la politique des rois !... Jusqu'à présent, nous avons patiemment grandi à l'ombre ; il nous faut

enfin révéler au jour notre puissance. Le rôle d'écumeurs de mer ne convient ni à notre dignité, ni à notre courage. On nous traiterait dédaigneusement de ramassis d'aventuriers ; montrons que nous sommes un peuple, une nation !...

Grâce à mes efforts, secondés par votre intrépidité, nous disposons d'énormes ressources ; avec de l'or et du fer, quel obstacle pourrait arrêter notre élan ? Aucun !...

Frères-la-Côte ! j'arrive de France ; j'ai traité avec Louis XIV le grand roi : Je l'ai secouru dans sa détresse ; j'ai acheté l'autorité morale que nous donnera son alliance ; je l'ai contraint à servir nos intérêts.

D'ici à peu de temps il doit tenter, de concert avec nous, une expédition considérable ; s'emparer de Carthagène !

J'ai stipulé que nos forces seraient commandées par l'un des nôtres ; que nos chefs marcheraient de pair avec les officiers de la marine royale ; je me suis réservé de pleins pouvoirs !

Frères-la-Côte, mon intention n'est pas de vous faire renier votre patrie, de vous priver de la gloire de son passé ! Nous resterons tributaires de la France ; mais je veux que notre soumission, toute volontaire, toute patriotique, nous laisse une complète indépendance et n'engage en rien notre liberté !

Une fois maîtres de Carthagène, c'est-à-dire possesseurs de la côte de l'Amérique méridionale, la Jamaïque, resserrée entre l'île Saint-Domingue et notre nouvelle conquête, tombe nécessairement en notre pouvoir.

La Jamaïque, ne l'oubliez pas, est la clef des Antilles ! Alors, frères, il n'y aura plus de puissance humaine capable de nous anéantir, de s'opposer efficacement à nos progrès, de nous arrêter dans nos conquêtes.

Avant dix ans, les Amériques espagnoles nous appartiendront : dans un siècle peut-être nos héritiers transplanteront la civilisation d'Europe sous les tropiques ! Mes regards sont éblouis lorsque je songe aux probabilités de l'avenir et aux splendeurs qu'il nous réserve !

Un dernier mot, Frères-la-Côte : grâce à des études suivies, profondes ; grâce peut-être au hasard, j'ai changé la tactique navale actuellement en vigueur ; j'ai découvert, s'il m'est permis d'employer ce mot, une nouvelle marine. Je défie toutes les puissances coalisées de nous battre sur mer.

L'empire de l'Océan nous appartient sans conteste et sans partage... Vous doutez ?... N'oubliez pas ce que peut l'amour de la gloire uni à celui de la liberté... L'entrée de mon brigantin dans le Gouffre n'est-il pas déjà un fait assez considérable pour vous donner une idée de ma découverte... Qui donc parmi vous et tous vous êtes d'intrépides et expérimentés matelots, qui donc parmi vous, je le répète, pourrait pénétrer avec impunité dans le Gouffre autrement qu'avec une légère embarcation, une pirogue ou un canot ? Quel est celui de vous qui oserait se charger de faire reprendre la mer, malgré la violence des courants, à mon brigantin, actuellement ancré sous les voiles de l'Asile ? Que celui-là s'avance, se mette à l'œuvre et réussisse. Je m'inclinerai devant son génie ; je le reconnaitrai pour mon maître !

Frères-la-Côte, je termine. Depuis que vous m'avez élu chef de notre association, j'ai toujours trouvé en vous un concours et un dévouement complets. Je vous demande plus encore aujourd'hui ; j'exige une obéissance tout à fait passive, une abnégation entière !

Moi je m'engage, en retour, à vous donner l'empire de l'Océan, à faire de vous un grand peuple ! Je n'ai jamais, ne l'oubliez pas, forfait à ma parole, manqué à mes promesses. Puis-comptez sur vous ?

La parole de Montbars respirait un tel enthousiasme, une si profonde confiance, que les initiés se sentirent électrisés. Ils lui répondirent par des bravos frénétiques et prolongés.

La bruyante expression de leur assentiment durait encore, quand une voix sonore et ironique s'éleva pour protester : cette voix était celle du beau Laurent.

La popularité, ou pour mieux dire la réputation dont jouissait le brillant flibustier était telle, que le silence se rétablit aussitôt comme par enchantement.

— Amis ! s'écria Laurent, je n'imiterai pas Montbars ; je ne vous adresserai pas un discours longuement médité et préparé à l'avance ; peu de mots me suffiront : Frères-la-Côte, prenons garde ! On veut nous lancer dans une voie qui ne convient ni à nos instincts ni à nos goûts ! Que sommes-nous ? de joyeux et intrépides aventuriers ? Que voulons-nous ? des combats, de l'or, des femmes ! Pourquoi jouons-nous notre vie ? pour nous procurer des jouissances du luxe, les délices de l'orgie !... Que m'importent à moi les mystères de l'avenir ! Qu'ai-je besoin de devenir le fondateur d'une puissance future tout à fait problématique !... Ce que je veux, c'est une existence courte et bonne... Parbleu ! Montbars, je t'admire... Quoi ! parce que tu es ambitieux, que tu rêves la gloire, tu nous proposes de nous sacrifier à tes projets personnels !

Tu oses nous dire avec toute l'impudence de ton orgueil : " Amis, devenez les instruments passifs de ma renommée, je consens à me servir de vous pour transmettre mon nom à la postérité. " Vraiment, c'est par trop d'effronterie ! Et que nous offres-tu en retour des sacrifices que tu nous demandes ? Tu nous offres de changer notre précieuse indépendance contre une honteuse servitude ! de devenir tes sujets... Tu nous méprises donc bien !

Laurent fit une légère pause, puis changeant de ton, et d'une voix solennelle :

— Montbars, reprit-il, non-seulement je repousse de toute la fierté de mon indépendance, l'avilissant esclavage que tu nous proposes, mais je vais plus loin : je t'accuse hautement, à la face de tous, d'avoir indignement abusé de notre confiance et sacrifié nos intérêts à tes vues personnelles !... Va, tu as beau vouloir te draper dans ta grandeur, ton hypocrisie ne m'en impose pas ! Je vais arracher le masque dont tu essaies de te couvrir !

Montbars, voici quel est ton but : banni de France pour avoir conspiré contre l'autorité royale, tu veux, en nous livrant, pieds et poings liés, à la cour, rentrer dans la possession de tes biens confisqués... !

Ce que tu as fait dans ton voyage en France, je le sais aussi ; tu as gaspillé le plus pur de notre or, donné dix millions à Louis XIV ! Au fait, que t'importait ? C'était une bonne affaire pour toi !... Frères-la-Côte, vous avez entendu mon accusation ; rien n'empêche Montbars de se justifier. Je le mets en défi de prouver son innocence !...

L'attaque de Laurent, calculée avec une rare adresse, produisit sur les initiés une impression indescriptible. Le flibustier, en faisant appel à leurs instincts grossiers et dissolus, à leur cupidité, à leur esprit d'indépendance et d'insubordination, avait touché juste.

— Montbars, quelques minutes auparavant si populaire, leur paraissait en ce moment presque un traître et un ennemi.

— Frères-la-Côte, s'écria-t-il sans perdre de temps, car il comprenait la gravité de sa position ; Frères-la-Côte, je suis loin de cacher que j'ai remis dix millions au roi de France. Ce prêt n'est pas seulement une gloire pour nous, mais il constitue encore une excellen-

te opération. La prise de Carthagène nous rendra au quintuple cette avance ;...

— L'expédition de Carthagène n'aura pas lieu ! interrompit Laurent avec violence. Moi aussi, quoique je ne gaspille pas des sommes énormes à payer une prétendue police, je possède des intelligences à la cour de Versailles. Eh bien ! il y a à peine un mois, j'ai reçu l'assurance formelle que monseigneur de Pontchartrain s'était catégoriquement prononcé contre cette entreprise. Frères-la-Côte, réjouissons-nous : nous perdons dix millions, mais notre bien-aimé chef va rentrer dans ses dignités et dans ses biens. Vive Montbars !

A cette exclamation ironique, des hurlements menaçants, des cris de mort retentirent semblables à un ouragan. Un triste et dédaigneux sourire, qui entr'ouvrit les lèvres de Montbars, montra que l'ingratitude et l'injustice de ses compagnons ne le surprenaient pas. Il connaissait les hommes.

La tête haute et les bras croisés, il attendit que l'orage soulevé contre lui par la haineuse perfidie de Laurent fût calmé, lorsque le mot : " Silence ! " prononcé avec une rare autorité, retentit au-dessus du tumulte. Les flibustiers, s'attendant à une nouvelle accusation portée contre leur chef, soit à un nouvel épisode, se turent.

Alors un homme qui, pendant tout le temps qu'avait duré la délibération des initiés, était tenu caché dans une des sombres anfractuosités de la grotte, s'avança lentement à travers la foule.

A l'apparition du nouveau venu, un vif mouvement de curiosité mêlé d'étonnement et de respect se manifesta chez les flibustiers.

— Le gouverneur du roi dans l'île de Saint-Domingue, Ducasse ? murmura Laurent.

Quoique l'autorité ne pesât pas d'une façon précisément directe sur les flibustiers, ils subissaient toutefois fortement son influence. Le pouvoir de Louis XIV au dix-septième siècle était considéré comme un pouvoir divin. Et puis, les aventuriers de Saint-Domingue n'ignoraient pas que la liberté que le roi leur laissait, il était en son pouvoir de la leur ravir. Aussi montraient-ils toujours une grande déférence pour les gouverneurs qu'on leur envoyait.

Chacun rendait justice à la loyauté et à la fermeté de son caractère ; on le savait aussi tolérant et miséricordieux en face du repentir et de la soumission que sévère et implacable devant la résistance.

— Messieurs, dit Ducasse au milieu du profond silence qui s'était établi, ne voyez pas en moi le gouverneur nommé par Sa Majesté Louis XIV. Je suis venu ici raviver les souvenirs de ma jeunesse, me rappeler la plus belle époque de ma vie ! Si jamais Montbars essayait de s'affranchir du respect qu'il doit au roi ou je donnerais ma démission, ou je le briserais sans pitié !... Ceci ne regarde que ma conscience. Frères-la-Côte, vous vous êtes montrés tout à l'heure d'une injustice, d'une ingratitude qui m'ont péniblement affecté... !

Montbars a droit à tous vos respects, à toute votre reconnaissance ! Ces dix millions qu'une rivalité jalouse lui reproche d'avoir gaspillés, ne seront pas perdus. Louis XIV ne peut manquer à sa parole ; et moi, j'engage mon honneur que l'expédition de Carthagène aura lieu avant qu'une année ne se soit écoulée !

— Même contre la volonté du roi, si Sa Majesté s'y oppose ? demanda Laurent avec hauteur.

Ducasse réfléchit, puis regardant son interlocuteur bien en face :

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144, RUE SAINT-LAURENT, 144

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecines est sous le contrôle direct du propriétaire, aide de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

- GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
- GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
- GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
- GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
- GRAY'S WHITE ROSE, CRÈME LANOLIN, pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

N.B.—Je déménagerai peu de jours après le Jour de l'An, au No 122 rue St. Laurent (coin de la rue Lagache), où je serai en état de faire le commerce en gros et en détail. Nous prêterons une attention spéciale au département du dispensaire et des drogues, et le public peut être convaincu, en toute sûreté, que nous ne ferons usage que des drogues les plus pures. Notre principale ligne de commerce sera, comme par le passé, la livraison de drogues et de préparations pharmaceutiques aux hôpitaux, convents, collèges, etc., à des conditions très libérales.

AP STRONG
PHOTO ENGRAVING CO.
NEWSPAPER WORK A SPECIALTY
673 CRAIG STREET
MONTREAL
Telephone No 2331

EDUARD & MACDONALD

FABRICANTS DE

Poeles, Fournaises

— ET —

USTENSILES de CUISINE en FER en GENERAL

Ouvrages de Plombier, Ferblantier et Réparage de Poêles promptement exécutés.

LE POT "JEWELL RANGER"

En forme de Cercle

EST LE MEILLEUR DU MONDE ENTIER

244—RUE SAINT-JACQUES—244.

MONTREAL

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 23 Déc. Après-Midi et Soirée.

LA GRANDE COMPAGNIE AUSTRALIAN D'AUSTIN

22—ARTISTES—22

PARMI LESQUELLES se TROUVENT LES FAMEUSES GYMNASTES,

LES SŒURS AUSTIN

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan à la N. Y. Piano Co., No 228 rue Saint-Jacques.

Semaine suivante.—La Famenuse Compagnie de PAT ROONEY.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOURVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

- AFFECTIONS BILIEUSES,
- TORPEUR DU FOIE,
- MAUX DE TÊTE,
- INDIGESTIONS,
- ETOURDISSEMENTS,

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME



PRIX DE VENTE, \$5.87
SAMPLE FREE

Agents demandés partout

Cet offre est bon pour 30 jours, et nous le remercions d'avoir de bons agents qui introduiraient nos montres; et afin de nous protéger contre les spéculateurs et marchands qui ordonnent de fortes quantités, nous vous offrons que chaque personne coupe cette annonce et nous l'envoie avec son ordre s'engageant à essayer de faire des ventes pour nous avec l'immense catalogue que nous envoyons gratis avec chaque montre. Sur réception de 50c en timbres, comme garantie de bonne foi, nous vous enverrons la montre par express C. O. D. sujet à votre examen. Si tout est satisfaisant et tel que représente, vous pourrez payer la différence, \$5.37 et garder la montre, autrement vous ne payez rien. Le lotier est garanti en Grand solide, un métal qui ne peut être reconnu de l'or que par des experts, richement gravé, visible dans tous ses parties, verre français, et garanti pour 25 ans. Le mouvement est importé, monté à la main, ajusté et réglé, et pléinement garanti. En prenant soin un peu, cette montre durera toute votre vie. C'est votre dernière chance d'avoir une montre de \$5.87 pour \$5.37, et sans pour rien si vous nous en vendez 6. Adressez : A. C. ROEBUCK & CO., 57 & 59 Adelaide St. East, Toronto, Can. Si vous désirez recevoir cette montre par la malle, il faudra envoyer le montant complet car la marchandise ne peut pas être envoyée C. O. D. par la malle. Quand le montant complet de l'ordre est envoyé de suite, nous envoyons gratis une jolie chaîne en or double. Nommez ce journal.

ETABLIE EN 1852

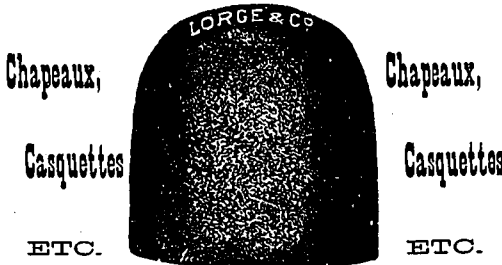
LORGE & CIE



LORGE & CO

21 rue St Laurent Importateurs et Manufacturiers

ASSORTIMENT COMPLET DE NOUVEAUTES EN



Chapeaux,

Chapeaux,

Casquettes

Casquettes

ETC.

ETC.

DE TOUTES SORTES

Reparations faites pour Chapeaux de Soie, Etc.



LORGE & CO

PRIX TRÈS MODÉRÉS

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude. MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

- CIRCULAIRES,
- LIVRES,
- BROCHURES,
- PAMPHLETS,
- AFICHES,
- CARTES DE VISITE,
- CARTES D'AFFAIRES,
- PANCARTES,
- ENTETES DE COMPTES,
- PROGRAMMES,
- ANNONCES D'ENCAN,
- ETIQUETTES,
- BLANCS DE TOUTES SORTES,
- ETC., ETC.,

Nous faisons des arrangements spéciaux, dans l'intérêt de nos clients, pour un tirage de plusieurs milles exemplaires, soit de Brochures, de Circulaires, etc

Commandes promptement exécutées. Caractères de Luxe.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude. MONTREAL

N.B.—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.